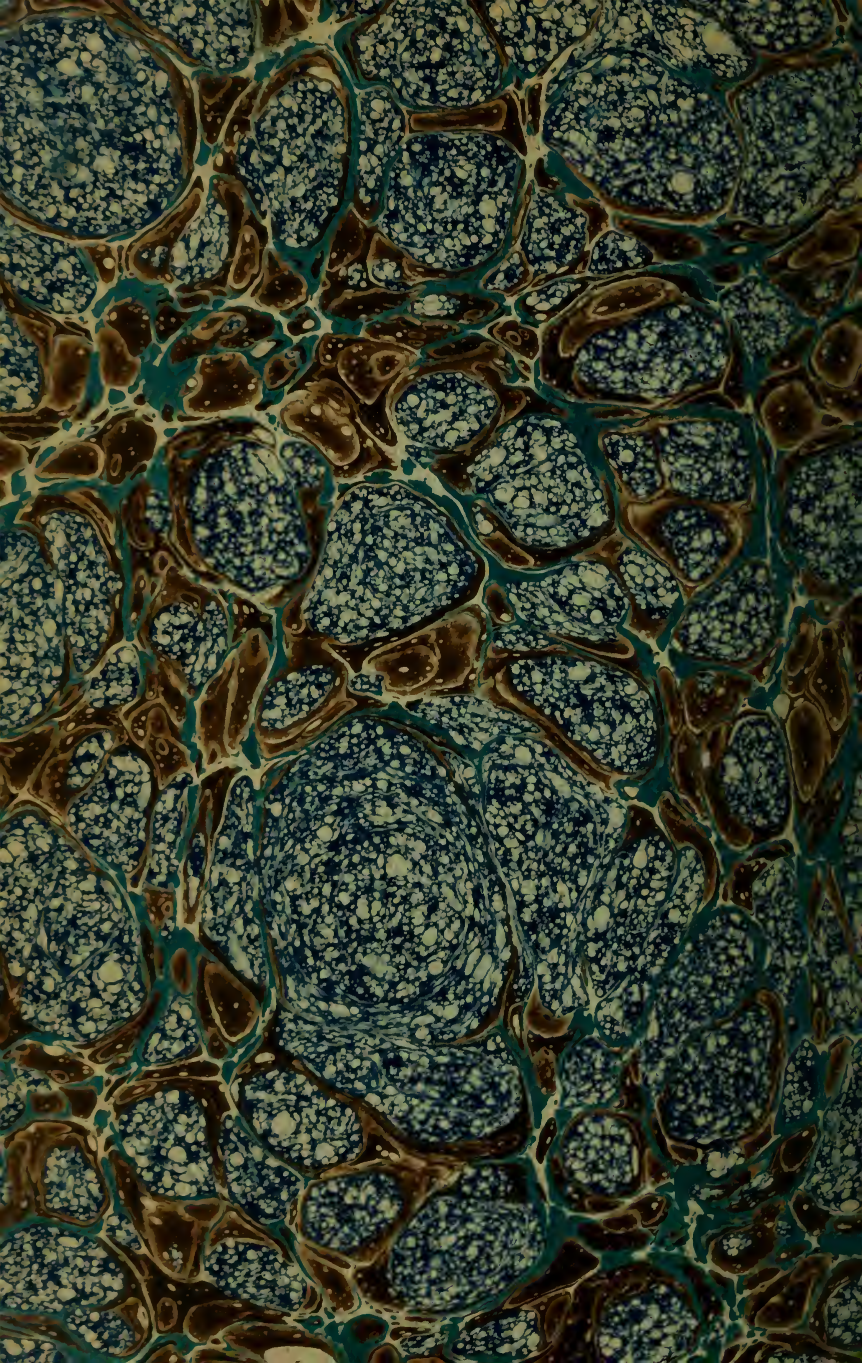
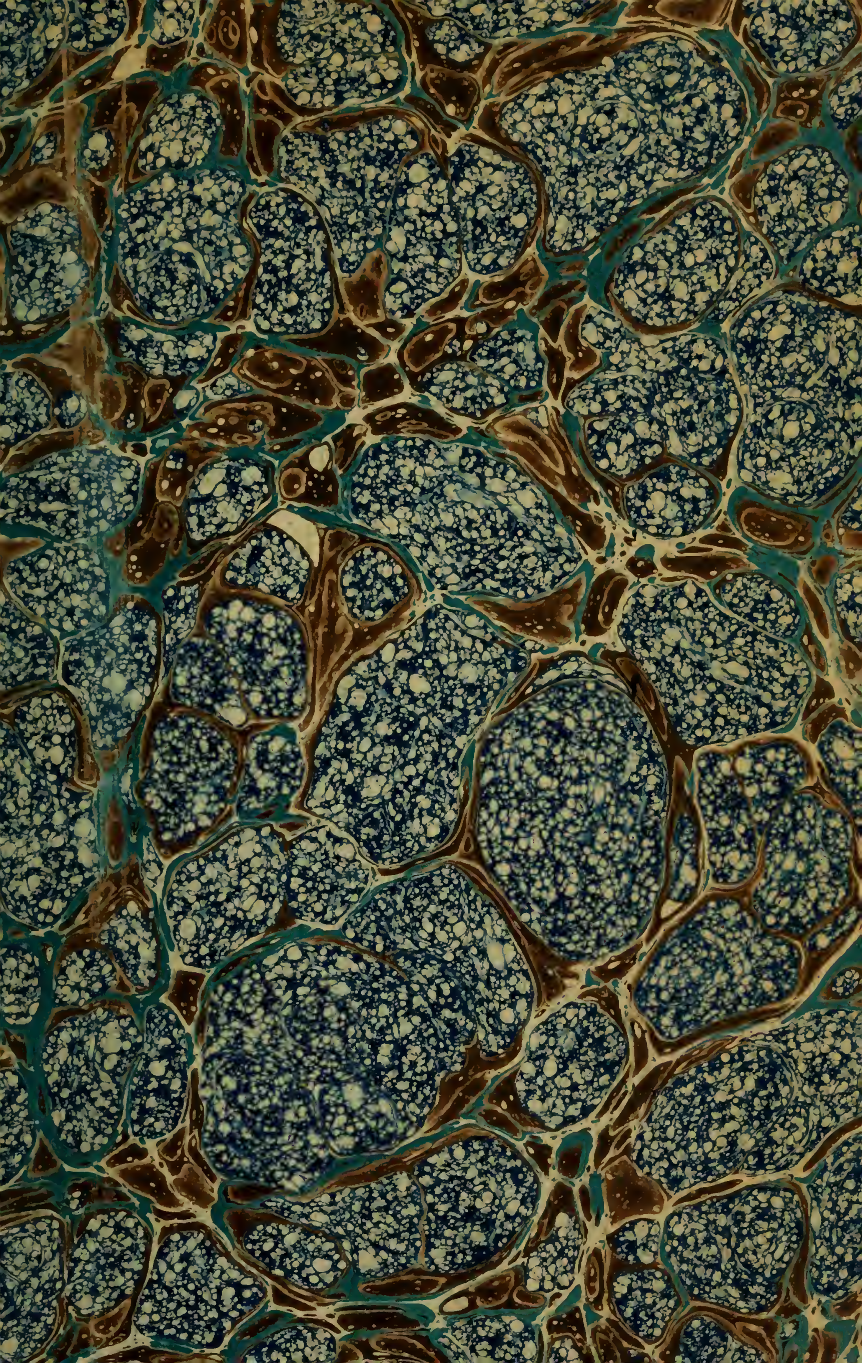

PQ
2380
P37R6





ROME VAINCUE

TRAGÉDIE.

DU MÊME AUTEUR :

Ulm le Parricide, drame en cinq actes, en vers.

Pour paraître prochainement :

Raoul de Lagrève.
Les Nouvelles Messéniennes.

ROME VAINCUE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

U. C. DXXXVI. 216 avant Jésus-Christ.

PAR

D.-ALEXANDRE PARODI

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théatre-Français,
le 27 septembre 1876.

ONZIÈME ÉDITION



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
ET DE LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS DRAMATIQUES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1881

PERSONNAGES	ACTEURS.
PUBLIUS FURIUS PHILUS, préteur...	MM. CHÉRY.
LUCIUS CORNÉLIUS, souverain pontife.	MARTEL.
FESTUS MÉTELLUS, chef des décemvirs	RICHARD.
QUINTUS FABIUS MAXIMUS, sénateur.	MAUBANT.
CNÉIUS LENTULUS, tribun légionnaire.	LA ROCHE.
QUINTUS ENNIUS, 22 ans.............	DUPONT-VERNON.
CAÏUS, tribun du peuple...............	CHARPENTIER.
KAESO, scribe..........................	JOLIET.
VESTAEPOR, esclave, 50 à 55 ans......	MOUNET-SULLY.
POSTHUMIA, aveugle..................	Mmes SARAH-BERNHARDT.
OPIMIA..................................	ADELINE DUDLAY.
JUNIA, 15 à 16 ans....................	REICHEMBERG.
UNE VESTALE...........	FAYOLLE.
GALLA, esclave..................	MARTIN.
DEUX VIEILLARDS........................	MM. VILLAIN et TRONCHET.
DEUX FEMMES DU PEUPLE..............	

SÉNATEURS, PONTIFES, DÉCEMVIRS, SCRIBES, CITOYENS, LICTEURS, FOSSOYEURS, VESTALES, PEUPLE.

L'action se passe à Rome.

A M. ÉMILE PERRIN

ADMINISTRATEUR DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

MEMBRE DE L'INSTITUT

C'est le cœur débordant de reconnaissance que je vous offre cet ouvrage. A qui le dédier, si ce n'est à vous? A vous qui l'avez admis à l'honneur de la représentation sur la première scène du monde? A vous qui l'avez fait réussir par le choix des artistes dont le talent égale le dévouement et qui ont si vaillamment combattu pour moi? Monter une pièce comme vous avez monté la mienne, avec ce goût exquis et cet art consommé, c'est en réalité y collaborer.

M. Got, le grand comédien, a bien voulu vous seconder dans votre désir de produire un jeune auteur, et, pendant le long et fécond travail des répétitions, il a prêté à mon inexpérience le secours de sa vive intelligence et de sa vaste culture littéraire. Je l'en remercie de tout cœur et avec lui toute la Comédie-Française, où j'ai toujours trouvé une si large et si bienveillante hospitalité.

Hier au soir, l'élite de Paris, convoquée par vous dans cette salle où le génie des Corneille et des Molière triomphe depuis deux siècles, a daigné m'accueillir comme si j'étais, non pas l'hôte, mais le fils même de la France. J'en ai été profondément touché, sans en être surpris : le patriotisme étroit n'a jamais été celui de votre glorieux pays. La France, d'ailleurs, n'est-elle pas la vraie mère de tous ceux qui aiment les arts, qui cultivent les lettres, qui travaillent pour l'affranchissement de l'esprit et l'adoucissement de l'âme humaine?

Et maintenant que j'ai inscrit votre nom en tête de mon drame, ne croyez pas, monsieur, que ma reconnaissance soit satisfaite : l'essai de l'écrivain ne suffit point pour acquitter la dette de l'homme.

D.-A. PARODI.

Paris, 28 septembre 1876.

I

LE SOLDAT DE CANNES

Duris ut ilex tonsa bipennibus
Nigræ feraci frondis in Algido,
Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro.

HORACE.

ROME VAINCUE

ACTE PREMIER.

L'intérieur de la Curie de Tullus Hostilius. — Des siéges rangés en demi-cercle : au milieu, sur une estrade, une chaise curule destinée au préteur. — Le matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAÏUS, Peuple, Femmes du peuple.

PREMIER VIEILLARD, entrant avec la foule.

Quoi ! le Sénat encor ne s'est pas assemblé ?

CAÏUS, entrant après lui.

Seul il ne s'émeut pas quand tout Rome a tremblé !
Quand Rome est en péril, quand chaque heure qui passe,
D'un insolent vainqueur justifiant l'audace,
Rapproche de nos murs le pillage et la mort,
Le peuple s'abandonne et le Sénat s'endort !

PREMIÈRE FEMME jeune.

Le jour paraît à peine!

CAÏUS.

Eh ! faut-il qu'il paraisse
Pour qu'on veille au salut de Rome ? Le temps presse;
L'Africain à grands pas s'avance et, de nos tours,
Si le Sénat trop tard nous prête un vain secours,
Nous pourrons voir bientôt, avant trois jours peut-être,
Annibal au Forum y commander en maître !

PREMIER VIEILLARD.

Avant trois jours !

PREMIÈRE FEMME.

O Dieux ! qu'allons-nous devenir ?

PREMIER VIEILLARD.

A travers la défaite où va notre avenir ?
Ah ! *Malheur aux vaincus !* ce cri de nos annales
Des nouveaux conquérants prédit les saturnales.

PREMIÈRE FEMME.

L'Africain est barbare et ne respecte rien,
Ni temples, ni pudeur !

PREMIER VIEILLARD.

Notre sang, notre bien,
Il nous ravira tout !

CAÏUS.

Tout appartient au glaive.

PREMIÈRE FEMME.

Rien ne peut nous sauver !

PREMIER VIEILLARD.

Qu'on demande une trêve !

SECOND VIEILLARD.

Il est donc vrai, Caïus ? Annibal.....

CAÏUS.

A vaincu !

SECONDE FEMME âgée.

Ciel ! nos fils ?...

CAÏUS.

Ne sont plus !

SECOND VIEILLARD.

Nos consuls ?...

CAÏUS.

Ont vécu !

SECOND VIEILLARD.

Quoi ! Varron ?... Paul-Emile ?...

CAÏUS.

Oui, tous les deux !

SECOND VIEILLARD.

Un homme

A donc pu violer la majesté de Rome

Sans périr ! Un barbare a frappé les Romains
Et, les foulant aux pieds, a désarmé leurs mains !
Un barbare a donc fait de notre deuil sa gloire !
Il nous a, par trois fois, infligé sa victoire !...
O honte !

SECONDE FEMME.

O tristes jours !

SECOND VIEILLARD.

L'univers envieux
Se lève, à notre chute, et rend grâces aux Dieux !

PREMIÈRE FEMME.

Quoi ! ces murs vont crouler !

PREMIER VIEILLARD.

Quoi ! nous verrons nos femmes
Captives, nos enfants égorgés dans les flammes,
Et notre Rome auguste en proie à l'étranger !

SECONDE FEMME.

O Romulus, ô Dieux, daignez nous protéger !

SCÈNE II.

LES MÊMES, POSTHUMIA, GALLA.

POSTHUMIA, qui vient d'entrer appuyée sur Galla.

Quel est ce lieu, Galla ?

GALLA.

La Curie Hostilie.

POSTHUMIA.

Le Sénat peut souffrir qu'une foule avilie
Vienne jusqu'en ce temple outrager par des pleurs
La constance de Rome et ses fières douleurs ?

PREMIER VIEILLARD.

Que dites-vous ?

POSTHUMIA, au milieu du théâtre.

Hélas ! j'étais donc réservée,
Moi que si longuement les Dieux ont éprouvée,
A ce dernier malheur plus grand que tous les miens,
Puisqu'il frappe à la fois tous mes concitoyens.
Venez : sur les autels portons, au lieu de larmes,
Nos prières, vieillards : ce sont aussi des armes ! —
Au temple de Vesta ! J'ai besoin de serrer
Ma fille sur mon cœur et de me rassurer...
Tout m'effraye aujourd'hui ! mais près d'elle, il me semble
Que je vais craindre moins cette Rome qui tremble.
Allons, Galla !

(Elle traverse lentement le théâtre, et sort.)

CAÏUS.

Quelle est cette aveugle ?

SECOND VIEILLARD.

Elle a nom

Posthumia, je crois, de l'ancienne maison
Des Scaurus.

PREMIÈRE FEMME.

On la voit souvent chez les Vestales.

CAÏUS.

Le savez-vous ? On dit que ces vierges fatales
Ont laissé le trépied sans flamme cette nuit.

SECONDE FEMME.

Sacrilége !

SECOND VIEILLARD.

On entend un formidable bruit
Sortir, depuis deux jours, du tombeau de Camille.

PREMIÈRE FEMME.

On a vu, sur les monts qui couronnent la ville,
Dans l'ombre immense un glaive ensanglanté courir.

SECOND VIEILLARD.

Prodiges effrayants !

SECONDE FEMME.

Nous allons donc périr !

PREMIER VIEILLARD.

Pourquoi des égorgeurs satisfaire l'envie ?
Ne songeons plus à Rome et sauvons notre vie !
Fuyons, et hâtons-nous pendant que les chemins...

SCÈNE III.

LES MÊMES, FABIUS.

FABIUS, entré depuis quelques instants, s'avance grave et calme.

Vous écoutez ce lâche et vous êtes Romains!

CAÏUS.

Fabius !

PREMIER VIEILLARD.

Lui !

PREMIÈRE FEMME.

Le seul qu'Annibal n'ait pu vaincre.

SECOND VIEILLARD.

Si nos consuls par lui s'étaient laissé convaincre,
Nos murs à l'ennemi ne seraient pas ouverts.

PREMIÈRE FEMME.

Lui seul, hélas ! en vain, a prédit ces revers.

SECOND VIEILLARD.

Que n'a-t-il pas prédit ?

FABIUS.

Cet odieux spectacle !
Oui, j'en aurais douté sur la foi d'un oracle.
Peut-on être un grand peuple et se croire perdu ?

Pour répandre des pleurs, avez-vous répandu
Tout votre sang?

PREMIER VIEILLARD.

Nos fils en ont rougi nos fleuves!

PREMIÈRE FEMME.

Nous ne sommes ici, regardez, que des veuves!

FABIUS.

Il n'est donc qu'un seul cri qui nous convienne à tous :
« Vengeance! »

CAÏUS.

Le Sénat...

FABIUS, l'interrompant.

Ici que faites-vous,
Tribun? Votre devoir au Forum vous appelle :
Nul n'oublie au Sénat que Rome est éternelle;
Ce n'est point où je suis qu'Annibal est vainqueur!

(Caïus sort.)

PLUSIEURS VOIX.

Sauvez-nous, Fabius!

FABIUS.

Soyez hommes de cœur,
Et chacun vous aurez un sauveur en vous-mêmes.
Allez! — Faites sortir cette foule aux fronts blêmes,

Licteurs; que rien ici ne trouble nos débats.

(Le peuple sort. On voit arriver un à un et par groupes les Sénateurs, parmi lesquels Lucius Cornélius, le souverain pontife.)

SCÈNE IV.

FABIUS, LUCIUS, SÉNATEURS.

FABIUS.

Sachons par nos conseils réparer nos combats.
Ce que Mars nous a pris, Minerve nous le rende !

LUCIUS.

Fabius, quelle épreuve !

FABIUS.

Oui, l'épreuve est bien grande :
Si Rome était Carthage, elle y succomberait !

LUCIUS.

Nos revers sont des Dieux l'obscur, mais juste arrêt :
Toujours pour Annibal leur faveur se déclare.

FABIUS.

Rome est moins agréable à leurs yeux qu'un barbare !

LUCIUS.

Rome a dû se souiller d'un public attentat.

FABIUS.

Il le faut expier ! Au salut de l'État
Vous le devez, pontife.

LUCIUS.

Avant que je l'expie,
Je dois savoir le crime et connaître l'impie.

FABIUS.

Vous l'ignorez encor ?

LUCIUS.

Ce funeste secret,
Je le demande au Ciel, mais le Ciel est muet !

FABIUS.

Qui vous a de ce crime attesté l'existence?

LUCIUS.

D'abord, de nos malheurs l'inflexible constance;
Puis, du vol des oiseaux les auspices sacrés.
(Pendant ce dialogue, le préteur est entré, précédé de ses licteurs, et a pris place sur l'estrade.)
Le préteur de son siége a monté les degrés.
Prenons place.

LUCIUS, s'asseyant après Fabius et en face de lui.

Écoutons.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FURIUS, SÉNATEURS, puis LENTULUS.

FURIUS.

Les légions romaines

Ont encor dû céder aux armes africaines,
Pères conscrits : le Ciel ainsi l'a décrété !
Rome, après ce revers, n'est plus en sûreté ;
Et nous sommes ici, dans cette heure suprême,
Non plus pour ordonner du sort d'un diadème
Ou pour dicter des lois aux peuples effrayés,
Mais pour sauver nos murs ! pour sauver nos foyers !
— Licteurs, introduisez Lentulus.

(Les licteurs obéissent. Lentulus paraît. Il est tout couvert de sang et de poussière.)

Ce jeune homme.
Un tribun des soldats qui sont tombés pour Rome,
A vu Canne. Il arrive apportant au Sénat,
Qui les ignore encor, les détails du combat,
Et d'Emile expirant les conseils mémorables.

LUCIUS.

Commençons par les Dieux, ô pères vénérables !
Les Dieux seuls ont vaincu l'invincible Romain :
Annibal n'est qu'un fer dirigé par leur main.
Un crime a dû sur nous déchaîner leur colère,
Un crime, dont il faut pénétrer le mystère ;
Afin que, l'expiant, Rome fasse, à son tour,
Au barbare expier sa fortune d'un jour.

FURIUS.

Parlez : que faut-il faire ?

LUCIUS.

Ordonner que sur l'heure
Le chef des Décemvirs, en leur sainte demeure,

De la Sibylle ouvrant les volumes scellés,
Y cherche de nos maux les secrets dévoilés.

FURIUS, après avoir silencieusement consulté le Sénat.

Le Sénat y consent

LUCIUS, à Kaeso.

Courez au Capitole,
Et des Dieux au Sénat rapportez la parole.

(Kaeso obéit.)

FURIUS.

Avancez et parlez, il est temps, Lentulus.

(Un silence.)

LENTULUS, avec une grande émotion.

Cannes est un hameau non loin de l'Aufidus;
Là... C'est là qu'Annibal, rassasiant sa haine,
Mieux encor qu'à Trébie et mieux qu'à Thrasymène,
Vit sur les vastes champs tant de morts entassés,
Qu'on l'entendit crier aux égorgeurs : « Assez! »

(Fabius du pan de sa toge se couvre le visage.)

Les dieux me sont témoins que, dans ces champs funèbres,
Hier si peu connus, aujourd'hui trop célèbres,
J'ai mérité d'avoir un peu de place aussi!
Je n'ai pu l'obtenir; et, seul, je viens ici,
Unique survivant d'une armée innombrable,
Vous dire : « Excepté moi, tous sont morts!...» Misérable!

FABIUS, se découvrant.

Dans le malheur, le calme est presque une vertu :
Calmez-vous.

LENTULUS, maîtrisant par degrés son émotion.

Les Romains n'eussent point combattu
Si, malgré les défis des cavaliers numides,
Leur provoquante audace et leurs ruses perfides,
Du sage Paul-Émile écoutant les avis,
Au lieu de les blâmer, Varron les eût suivis !
C'était l'aube ; et déjà, las d'une nuit d'attente,
Prêt à livrer bataille il sortait de sa tente :
Émile le suivit. Les chevaux hennissaient ;
De cris et de clairons les airs retentissaient.
D'abord on vit partir les traits des Baléares :
Mais bientôt, les Romains approchant des barbares,
La terre résonna comme un pont, sous le pas
Des légions marchant, muettes, aux combats.
Tandis que, chef vaillant d'une troupe aguerrie,
Asdrubal fait plier notre cavalerie,
Sur une aile laissant notre flanc découvert :
Nos fantassins, massés en un carré de fer,
Brisent le front saillant des lignes de Carthage.
C'était un bataillon effroyable et sauvage,
Formé de Gaulois nus jusqu'aux reins, brandissant
De larges glaives, longs et lourds, d'un bras puissant,
De Nubiens crépus, dont l'armure insolente
N'était que de nos morts la dépouille sanglante :
Nos casques sur leurs fronts, nos piques dans leurs mains,
Ils étalaient sur eux la honte des Romains.
« Vengeance ! » crions-nous, courant dans la mêlée ;
Chacun saisit, arrache une armure volée ;
Ce n'est plus un combat : dans le sang, sur les morts,
De cent mille lutteurs c'est l'affreux corps à corps !

L'Africain cède ou meurt; et déjà la victoire
Avec nos boucliers nous rendait notre gloire,
Et nous songions à Rome avec un mâle orgueil;
Quand, tout à coup, changeant notre espérance en deuil,
Annibal, furieux, paraît, se précipite,
Rappelle son armée, en arrête la fuite :
Le vaincu se retourne; et le vainqueur, trop tard,
Se voit par l'ennemi cerné de toute part :
Ses deux ailes sur nous en croissant se replient;
De nouveaux combattants aux anciens se rallient;
Asdrubal, teint du sang des cavaliers romains,
Sous ses noirs escadrons foulés dans les chemins,
Reparaît, et sur nous comme un torrent s'élance.
Le désespoir alors redouble la vaillance;
Et, sans que du combat le destin soit changé,
Tout Romain qui périt, périt déjà vengé!

FURIUS.

O revers! ô vertu! Chers fils! nobles victimes!
Vous fûtes malheureux, mais vous fûtes sublimes!

LENTULUS, *poursuivant.*

La nuit était venue et, pressant mon cheval,
Je traversais du camp le silence fatal,
Quand la lune, soudain, projetant sa lumière,
Découvre à mes regards, assis sur une pierre,
Calme, inondé de sang, Paul-Émile; et : Prenez!
Lui crié-je, voici mon cheval; épargnez
Le plus grand des Romains! Vivez! Mais lui : — « Je reste
« Je veux sauver ma gloire, à Carthage le reste!

« Coupable, aux yeux de tous, des malheurs d'aujourd'hui,
« Ou lâchement absous en accusant autrui,
« Je ne puis qu'en mourant éviter d'être infâme. »
Il dit ; un trait le frappe : il sent fuir sa grande âme
Et se lève ; il s'écrie : « O Rome ! ô murs sacrés,
« Par ces fatales mains aux barbares livrés !
« Armez-vous ! chassez-les ! enfantez un Camille !
« Ou du moins dans sa chute imitez Paul-Émile !
« La gloire du vaincu, Romains, c'est de mourir ! »
Il m'éloigna du geste, et je le vis couvrir
De sa toge en lambeaux sa figure virile ;
Puis..... Annibal survient et, voyant immobile
Et voilé ce Romain assis parmi les morts,
Se penche et de la toge il écarte les bords.
Il reconnaît Émile et pâlit : sur sa bouche
Du triomphe s'éteint le sourire farouche ;
Il se trouble : on dirait qu'il a honte en son cœur,
Lorsqu'Émile est vaincu, d'en être le vainqueur !
Peut-être, à cet instant, la majesté romaine
Planait sur sa victoire et dominait sa haine ;
Ou Rome ensanglantée, apparue à ses yeux,
Peut-être, à cet instant, lui nommait nos aïeux ;
Il crut les voir revivre, il se sentit barbare ;
Et, des siens arrêtant les cris et la fanfare,
Vainqueur découragé, dans sa tente il s'enfuit !

FABIUS.

Quoi ! l'Africain n'a pas marché dès cette nuit
Sur Rome ?

LENTULUS.

J'ai laissé les héros de Carthage
Des dépouilles des morts se faisant le partage.

FABIUS.

Profitons du répit!

(Un licteur entre et remet une dépêche au préteur.

FURIUS, tenant la dépêche sans l'ouvrir.

Mais achevez d'abord.
Nous avions deux consuls : Varron...

LENTULUS.

Il n'est pas mort.

LUCIUS.

Il a pu consentir à survivre à l'armée,
Par sa funeste erreur sous ses yeux décimée !

FURIUS, ayant lu la dépêche.

Varron est à Venouse avec cent chevaliers.

LUCIUS, ironiquement.

O mortel généreux et né pour les lauriers !

FABIUS.

Qu'écrit-il au Sénat ?

FURIUS.

Il nous offre sa vie.

LUCIUS.

Après l'avoir sans honte à son devoir ravie !
Ses jours sont désormais indignes d'être offerts.

FABIUS.

Quoi! battu, fugitif, sortant d'un tel revers,
Quand Rome est en danger par sa faute, cet homme
N'a pas encor voulu désespérer de Rome!
Et nous condamnerions un si viril espoir?
Ah! que plutôt chacun s'apprête à recevoir
Comme un triomphateur ce Romain qui mesure,
Coupable et vaincu, Rome à Canne, et se rassure

LUCIUS.

C'est l'avis du Sénat?

FURIUS.

Qu'il vienne partager
Le destin, quel qu'il soit, de la ville en danger:
Rome attend son consul.

LUCIUS.

Rome est trop magnanime!

FABIUS.

Mais, cléments pour Varron, indulgents pour son crime,
Punissons Annibal: point de quartier pour lui!

FURIUS.

Punir notre vainqueur?

FABIUS.

Le vainqueur d'aujourd'hui
Doit être le vaincu de demain.

FURIUS.

A ses armes
Que pouvons-nous encore opposer, que des larmes?
Des larmes de vieillards, de mères sans enfants!
Car où sont les Romains jeunes qui soient vivants?
Cannes a dévoré toute notre jeunesse :
Lentulus vous l'a dit, et, dans cette détresse,
Vous voudriez punir Annibal!

FABIUS.

Je le veux :
Du vainqueur de Brennus nous sommes les neveux.
S'il n'est plus de Romains... créez-en! Aux plus braves,
Aux plus forts, aux meilleurs de vos nombreux esclaves,
Offrez la liberté : qu'ils puissent, à leur choix,
Ou conserver leurs fers ou conquérir nos droits.
Affranchissez leurs mains, qu'ils soient ce que nous sommes :
Et vous aurez encor pour vous venger, des hommes!

FURIUS.

Mais comment les armer? Il ne nous reste plus
Un glaive! un bouclier!

FABIUS.

Mais de leurs fers rompus,
Mais des socs, des leviers, des marteaux, des balances,
On peut faire des dards, des glaives et des lances!
Et quant aux boucliers... empruntez-les aux Dieux!
Leurs temples en sont pleins, remplis par nos aïeux!
Oui! Rome a bien le droit quand, seule et désarmée,

Dans un cercle de mort ces Dieux l'ont renfermée,
De s'armer de sa gloire et de prendre aux autels
De sa propre vertu les gages immortels !
Que pour sauver les fils, les victoires des pères
Remettent dans nos mains leurs trésors séculaires :
Nos bras, sous le trophée antique et rayonnant,
Du souffle des combats encor tout frissonnant,
Se sentiront plus forts, et l'armure éternelle
Rendra chacun de nous victorieux comme elle !
Le sort finit toujours par céder aux grands cœurs.
Rome ne peut longtemps endurer des vainqueurs :
Sa haine les accueille et sa fureur les chasse ;
Le châtiment sur eux fond avant la menace ;
Jamais au Capitole un soldat ennemi,
Hors du sommeil des morts, une fois n'a dormi !

LENTULUS.

Oh ! merci, Fabius !

FURIUS.

Vous nous sauvez ! votre âme
Dans nos cœurs raffermis passe comme une flamme.

KAESO, annonçant.

Les Décemvirs !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FESTUS, accompagné de QUATRE DÉCEMVIRS, KAESO.

FURIUS.

Que Mars nous protége !

LUCIUS, *aux Décemvirs.*

Approchez,
Gardiens et confidents de nos destins cachés.
Avez-vous consulté les livres prophétiques,
Echos divins de Delphe, oracles domestiques ?

FESTUS.

Nous avons obéi.

LUCIUS.

Les Dieux ont-ils parlé ?
Ce qu'ils veulent de nous vous l'ont-ils révélé ?

FESTUS.

Dans les feuillets d'airain ce que j'ai lu, pontife,
Le voici : — « Du lion tu briseras la griffe,
« Tu verras Mars sourire à ton glaive rouillé,
« Quand le feu de Vesta, par un crime souillé,
« Ayant repris du jour la clarté diaphane,
« Brillera sur l'autel qu'un autre feu profane. »

LUCIUS.

Un autre feu !... Lequel ?... sinon le tien, Vénus ?

(*Il descend de son siége.*)

De nos malheurs enfin les secrets sont connus !

FABIUS.

L'autel gardien de Rome est l'asile du crime !

LUCIUS.

Mais que Vesta s'apaise ! Elle aura sa victime.

LENTULUS, troublé, effrayé.

Quoi ?... Dieux !

LUCIUS, à Festus.

De la coupable apprenez-moi le nom.

LENTULUS, à part.

Malheureuse !

LUCIUS, l'observant.

Pourquoi ce trouble et ce frisson ?...
Vous avez une sœur parmi les six Vestales...

LENTULUS, promptement, avec assurance, s'adressant à Festus.

Son nom n'est pas inscrit dans les pages fatales !

FESTUS.

Le nom de la coupable, on ne l'y trouve pas.

LUCIUS.

Il faut le découvrir !

FURIUS, se levant.

Suspendons nos débats :
Nous ne pouvons siéger dans la ville flétrie.
Allez et relevez l'autel de la patrie,
Pontife : je remets dans vos sévères mains
La vengeance des Dieux et celle des Romains !

(Tandis que le souverain pontife sort avec les Décemvirs et Kaeso, la séance est levée au milieu de la consternation générale.)

II

VESTA.

« Dans les moments critiques, les Romains sont féconds en moyens pour apaiser les Dieux et les hommes ; et il n'est pas de pratique qu'ils regardent alors comme au-dessous de leur grandeur et de leur dignité. »

POLYBE.

ACTE DEUXIÈME.

L'atrium du temple de Vesta.

SCÈNE VII.

FABIUS, ENNIUS.

ENNIUS, *entrant après Fabius.*

Quoi ! Vesta le permet ? et nos profanes yeux
Peuvent, sans les souiller, parcourir ces saints lieux ?
Sans froisser la pudeur des six vierges sacrées,
Un homme peut franchir ces portes vénérées ?

FABIUS.

Il le peut, Ennius.

ENNIUS.

On m'avait affirmé
Que ce temple, à toute heure, à tous était fermé.

FABIUS.

L'atrium excepté. Dans ce lieu, jusqu'à l'heure
Où du soleil divin l'ombre emplit la demeure,
Chacun, sans sacrilége, a le droit d'être admis.

ENNIUS.

Mais le jour révolu ?...

FABIUS.

L'accès n'est plus permis,
Nulle part, à nul homme, en ce saint édifice.

ENNIUS.

Si l'on désobéit ?...

FABIUS.

La loi veut qu'on périsse.
Ces décrets de Numa vous étaient inconnus ?

ENNIUS.

Non. Déjà, vaguement, ils étaient parvenus
Jusqu'à moi, dans le fond de la Calabre inculte.
Albe et Rome à Vesta rendent seules un culte ;
Et je ne suis encore ici qu'un étranger.
Mais... Me permettez-vous de vous interroger
Librement ?

FABIUS, avec bienveillance.

Qu'avez-vous à me dire, jeune homme ?

ENNIUS.

Des choses que peut-être on ignore dans Rome !

FABIUS.

Des poëtes, dit-on, l'esprit vole et, parfois,
L'obscurité des temps s'illumine à leur voix ;

Souvent, licteur hardi, le rève a cette gloire
De devancer l'idée et d'annoncer l'histoire.
Je vous écoute donc, vous qui serez demain,
Si j'en crois mon espoir, un Homère romain.

ENNIUS.

Est-il vrai que, mettant sa foi dans les oracles,
Au lieu de s'armer, Rome implore des miracles ?
Est-il vrai qu'insultant aux droits de la valeur,
Le Sénat a de Canne imputé le malheur
Au crime présumé de l'une des Vestales ?

FABIUS, gravement.

C'est vrai.

ENNIUS.

Que Lucius, plein des ardeurs fatales
De Calchas altéré du sang d'Agamemnon,
De la coupable ici vient rechercher le nom?

FABIUS.

C'est vrai.

ENNIUS.

Que, par malheur, si la vierge coupable
Se livre ou se trahit, ce prêtre inexorable
Prétend suivre la loi barbare des aïeux
Et l'enterrer, vivante, en l'honneur de ses Dieux?

FABIUS.

Hélas!

ENNIUS.

De ce soupir que faut-il que j'augure?
Dans votre cœur, sans doute, a parlé la nature :
Je sais qu'une vestale est votre fille.

FABIUS.

Non.
Ma tendresse se plaît à lui donner ce nom :
Je l'ai toujours chérie avec l'âme d'un père ;
Mais la triste orpheline est l'enfant de mon frère.

ENNIUS.

Et vous tremblez pour elle en ce jour de danger?...

FABIUS.

Trembler pour elle, moi?... Ce serait l'outrager!
On ne met point de tache au front de ma famille;
Je connais trop mon sang pour douter de ma fille.

ENNIUS.

Le respect de son nom a soutenu son cœur :
Le devoir, dans la lutte, est demeuré vainqueur;
Mais, seule et sans soutien, une autre, faible femme,
Au bonheur d'être aimée a pu livrer son âme :
Vivante en un tombeau la verrez-vous coucher
Sans tout oser pour elle et sans l'en arracher?

FABIUS.

Moi! Je dois voir sa mort et l'accepter sans plainte.

ENNIUS.

Rome va donc laisser, dans son auguste enceinte,
Un prêtre la souiller d'un sacrifice humain?

FABIUS.

La justice a ses droits; et le peuple romain
Ne saurait, innocent, payer pour la coupable.
Sa mort est due au Ciel : elle est inévitable!

ENNIUS.

Le Ciel! et que perd-il, si sa prêtresse encor
Peut d'un œil ébloui compter ses lampes d'or?
Quelle est cette Vesta dont la flamme est nourrie
Du sang de vos enfants?

FABIUS.

Vesta, c'est la patrie!
Rome sur ces trépieds, au feu de la pudeur,
Forge, sous l'œil des Dieux, l'acier de sa grandeur.
Divin palladium, égide de Minerve,
C'est le trésor des mœurs que ce temple conserve
Le seul trésor fertile en âmes de vainqueurs :
C'est dans les chastes corps que vivent les grands cœurs.
Jamais laurier n'a crû dans un marais immonde;
Et les glaives sans tache ont subjugué le monde!
Vénérez donc ce temple, et ce culte, et ce feu.
L'étoile des Romains, renfermée en ce lieu,
Le rend aussi sacré que l'Olympe céleste :
Qui l'ose profaner à nous tous est funeste
Et nous livre aux fléaux s'il échappe à la loi.

ENNIUS.

J'admire, Fabius, mais n'ai point votre foi.

FABIUS.

Énée, en Italie, apporta de Pergame,
Avec le rit troyen de l'éternelle flamme,
Vesta, que l'on invoque avant les autres Dieux,
Du vivant univers foyer mystérieux.

ENNIUS.

Vesta, qu'on croit la Terre, et qu'on nomme déesse,
Fut une simple reine (et sa tombe est en Grèce),
Epouse de Cœlus, l'aïeul de Jupiter,
Qui lui-même n'est rien, à moins qu'il ne soit l'air.

FABIUS.

Il est l'air, Ennius, la lumière et la vie;
Ce que la vertu cherche et le bonheur envie;
Il règne sur les temps; il est l'immensité;
Et nous vivons, plongés dans sa divinité.
Vainement contre lui l'insecte humain blasphème:
Le mal est impuissant contre le Bien suprême!

ENNIUS.

Est-ce pour honorer ce dieu, vainqueur du mal,
Qu'on prépare aujourd'hui ce supplice fatal?
Quelle nécessité l'impose? et qui l'ordonne?
Un Tarquin dès longtemps sans vie et sans couronne!
Un usage établi! Mais l'humaine raison
A des ailes: l'erreur la tient mal en prison...

Qui peut croire aujourd'hui que, pourvu qu'on enterre
Toute vive une femme, on soumettra la terre?
Si les vœux parjurés, les amours d'une enfant
Ont teint du sang de Rome Annibal triomphant;
S'il a vaincu par elle, et s'il n'a pour génie
Que le crime incertain d'une vierge impunie,
Emile ne fut pas plus sage que Varron,
Le plus grand des héros est l'égal du poltron!
Et pourquoi vous armer? que servent des cohortes?
La vestale en mourant garantira vos portes;
Sa tombe est un écueil où viendra naufrager
Le superbe ennemi qui met Rome en danger.
Tu peux dans le tombeau dormir en paix, Camille :
C'est un prêtre aujourd'hui qui sauvera la ville!

FABIUS.

La mort de la parjure aura pour résultat
De doubler par la foi les forces de l'Etat :
Nos cohortes, sachant que les Dieux sont pour elles,
Auront contre Annibal des armes plus mortelles.
C'est l'âme qui triomphe; et contre un ferme espoir
Il n'est ruse ou valeur qui puisse prévaloir.

ENNIUS.

Quoi! chercher dans la mort des raisons d'espérance!
Ce n'est donc rien la vie humaine et la souffrance?

FABIUS.

Hélas!

ENNIUS.

Ah ! Fabius, je ne discute plus,
Je parle à votre cœur au nom de vos vertus.
Il appartient à vous, héros humain et sage,
D'attaquer au Sénat, d'abroger cet usage
Indigne de nos mœurs et de l'humanité!

FABIUS.

Ce qu'ont fait les aïeux doit être respecté.

ENNIUS.

J'espérais mieux de vous.

FABIUS.

Mais pour cette prêtresse,
Criminelle, Ennius, qui donc vous intéresse ?
La connaissez-vous?

ENNIUS.

Non. Homme, j'ai défendu
Les droits du genre humain. Vous m'avez répondu
Par la raison d'Etat et l'intérêt de Rome...

FABIUS.

La patrie avant tout!

ENNIUS, avec véhémence.

Non, non : avant tout l'homme!
Mais je n'insiste plus. Laissez-moi fuir ces lieux
Où le sang va couler... pour le plaisir des Dieux.

J'ai dit ce que je crois le vrai, sans défiance,
Librement, fièrement, selon ma conscience;
Maintenant, c'est à vous d'agir, ô Fabius!
Et puissiez-vous agir comme pense Ennius!
Adieu.

SCÈNE VIII.

FABIUS, seul.

Je dois agir en citoyen de Rome!
Ennius pense en Grec ou plutôt en jeune homme.
Il veut que la pitié serve à juger des lois!
La douleur est leur force et nos pleurs sont leurs droits...
Et qui suis-je, d'ailleurs, pour que ma voix réclame
Contre un édit sacré que seul peut-être il blâme?
J'ai servi ma patrie avec quelque bonheur :
Ce n'était qu'un devoir, on m'en fait un honneur;
Et j'en abuserais, aux jours de nos défaites,
Pour attaquer nos lois que de grands cœurs ont faites?
Périsse la coupable! et que Rome en sa mort
Puise une âme nouvelle et triomphe du sort! —
Le Pontife... Il est seul! N'a-t-il pu rien apprendre?

SCÈNE IX.

FABIUS, LUCIUS, KAESO, DEUX SCRIBES.

LUCIUS, grave et préoccupé.

Les Vestales ici, Fabius, vont se rendre.

J'ai visité le temple, et tout m'a révélé
Qu'on ne s'y doute point que l'oracle ait parlé.
* Sous un calme apparent se dérobe chaque âme.
* Sur les trépieds d'airain l'inviolable flamme
* Brûle, fidèlement gardée, et le trésor
* Des emblèmes divins, intact, subsiste encor :
* Rien n'y manque ; et sur Rome, au fond du sanctuaire,
* Toujours veille, invisible et présente, sa Mère !
* Qui dirait que le crime a profané ces lieux ?
Mais les vierges en vain se voilent à mes yeux :
Je percerai le voile et j'atteindrai le crime ;
La terre en tressaillant va saisir sa victime !

FABIUS.

Qui vous la nommera, Pontife ?

LUCIUS.

J'ai placé
Dans le temple un esclave, un Gaulois insensé,
Que je saurai contraindre à parler. Quoique brave,
Il n'est plus jeune, il est crédule, il est esclave !
Mais j'ai pour tout savoir, s'il résiste à ma voix,
Un autre moyen, sûr.

FABIUS.

Lequel ?

LUCIUS.

Je...

(L'esclave paraît à une porte et regarde avec méfiance.)

Le Gaulois !

VESTAEPOR, à part.

Que me veut-il ?

SCÈNE X.

LES MÊMES, VESTAEPOR.

LUCIUS, à l'esclave.

Avance et prête-moi l'oreille.
Pour le mal et le bien ma puissance est pareille :
Hostile ou bienveillant, je puis, à volonté,
Ordonner de ta vie ou de ta liberté.
Je n'ai qu'à faire un geste, et tu sors d'esclavage ;
Du Rhône souhaité tu revois le rivage ;
Et, libre, tu vas clore, au pays des aïeux,
Tes jours parmi tes fils, dans un repos joyeux.
Mais aussi, tu le sais, je n'ai qu'un geste à faire,
Et tu meurs ! de la mort entre toutes amère,
Sur deux rameaux croisés attaché par trois clous !

VESTAEPOR.

Si je l'ai bien compris, ce discours a deux bouts
Aussi peu ressemblants que les deux bouts d'un glaive :
L'un d'or et ciselé que maint joyau relève ;
L'autre sans ornement, droit, perçant et de fer.

LUCIUS.

A merveille ! Je vois que mon discours fut clair.
Eh bien ! préfères-tu ma faveur ou ma haine ?
Être libre ou mourir ? Car le prix et la peine
Sont dans tes mains : choisis !

VESTAEPOR.

C'est déjà fait. Je crois
Qu'être libre vaut mieux que mourir sur la croix.

LUCIUS.

Puisque ton choix est fait, parle, et sois véridique. —
Du temple hôte assidu, le mystère impudique
Qui l'a souillé ne peut avoir d'ombres pour toi...
Tu sais tout! J'en suis sûr : ta pâleur en fait foi.

VESTAEPOR.

J'ai pâli de douleur. Mon ancienne blessure
Quelquefois se réveille, et j'en sens la morsure...
A Clusium, fuyant, un préteur m'a blessé.

LUCIUS.

Qu'as-tu vu dans le temple? et que s'est-il passé ?
Réponds !

VESTAEPOR.

Depuis neuf ans, j'y vois, quand je me lève,
Près d'un trépied qui flambe une vierge qui rêve,
Ou pleure; car on pleure en ce saint lieu souvent.
J'y vois, quand la nuit tombe, une vierge, arrivant,
Remplacer au trépied sa compagne : elle y veille,
Pâle, jetant du bois dans la flamme vermeille,
Jusqu'à l'heure où, sortant de son lit, reposé,
Le laboureur reprend le sillon commencé.
Ici, depuis neuf ans, voilà ce qui se passe.

LUCIUS.

Esclave, as-tu si tôt oublié ma menace ?

VESTAEPOR.

Vous ne le croiriez point même sur mon serment,
Pontife !

LUCIUS.

Tu n'as rien vu de plus ?

VESTAEPOR.

Rien.

LUCIUS, à Fabius.

Il ment !

VESTAEPOR.

Je demeure confus. Ici ma tâche est-elle
D'épier ce qu'on fait ?

LUCIUS, irrité.

Quelle est la criminelle ?

VESTAEPOR.

Je suis un pauvre esclave, et n'ai point le loisir
De veiller sur les mœurs de qui je dois servir.
La propreté du temple est ce qui me concerne :
C'est ma faute si l'or du simpulum est terne,
Si l'urne de la lampe est vide, ou le pavé
Montre un marbre poudreux négligemment lavé.
Quand des angles des murs j'ai banni l'araignée ;
Que de cuivres polis la cuisine est ornée ;
Qu'au bûcher par mes soins le cèdre est entassé,
Et du bois de Vesta le sable ratissé :
Ma journée est remplie, et je n'ai plus qu'un rêve :

M'abandonner sur ma couche et dormir sans trêve
Dans une nuit sans fin, à moi-même étranger !

LUCIUS.

Que d'artifices vains ! Tu veux donc m'obliger
A livrer sans merci ton corps à la torture,
Esclave ?

VESTAEPOR.

Je la crains ; mais pas outre mesure :
Père et fils de héros, j'ai contre la douleur
Un bouclier gaulois de bronze et d'or : mon cœur !

FABIUS.

Il parle en homme libre, et son langage exprime
De nobles sentiments.

LUCIUS.

Tout Gaulois est sublime...
En paroles ! On croit, à l'entendre parler,
Qu'il vaut presque un Romain ou qu'il peut l'égaler ;
Mais souvent sa vertu n'est que de la jactance...
Va. Bientôt nous verrons à l'œuvre ta constance,
Père et fils de héros !

VESTAEPOR.

Romains, vous la verrez !
Seulement, hâtez-vous ; car, si vous différez,
Annibal...

LUCIUS.

Plus un mot ! Sors.

VESTAEPOR.

Voici mes maîtresses.

(Il sort. Entrent les Vestales qui s'avancent lentement.)

FABIUS.

Il manque au chœur sacré l'une des six prêtresses.

LUCIUS.

A la garde du feu leur mère a dû rester.

SCÈNE XI.

FABIUS, LUCIUS, cinq Vestales, parmi lesquelles Opimia et Julia, deux Scribes, KAESO.

LUCIUS, avec recueillement.

O de l'antique Nuit adversaire sublime,
Toi qui parcours la terre et pénètres l'abîme,
Apollon, daigne m'assister :
Frappe de tes rayons et fais jaillir le crime
De l'ombre qui le cache et le veut abriter!

UNE VESTALE.

A vos ordres obéissantes,
Nous voici devant vous, Pontife vénéré.

LUCIUS, sévère et solennel.

D'où vient que, devant moi, vous tremblez, pâlissantes ?

LA VESTALE.

Et qui ne tremblerait ? Des lueurs menaçantes
Sortent de votre front sacré!

LUCIUS.

Le bruit de nos malheurs a-t-il franchi ces portes ?

LA VESTALE.

Rome tremble et gémit, veuve de ses cohortes ;
Et Cannes aux Romains est un nom exécré.

LUCIUS.

Vous a-t-on déjà dit l'avenir que prépare
Aux enfants de Numa la haine d'un barbare ?

LA VESTALE.

Les sept monts ont pu voir galoper, hennissant,
Le coursier d'Annibal rouge de notre sang ;
Carthage étouffe Rome ; et la Parque livide
Des ossuaires de l'Aufide
S'avance, irrésistible, et le Tibre a tari ;
Et le peuple se meurt que la louve a nourri !

LUCIUS.

La colère des Dieux me paraît manifeste.

LA VESTALE.

Hélas ! autant qu'elle est funeste.

LUCIUS.

La colère des Dieux n'est injuste jamais.

LA VESTALE.

La justice est en eux, feu sacré de leur âme :
L'Olympe vit de cette flamme,
Dont s'arme Jupiter tonnant sur les sommets !

LUCIUS.

Mais ce Dieu nous châtie et Rome est sa victime :
Rome a dû l'offenser.

LA VESTALE.

La source de nos maux,
Oui, n'en doutons pas, c'est un crime !

LUCIUS.

Les Dieux l'ont révélé par des chemins nouveaux.

LA VESTALE.

Les Dieux mêmes ! Quel est ce crime abominable ?

LUCIUS.

Un sacrilége.

LA VESTALE.

Ciel ! Et quel est le coupable ?

LUCIUS.

Une de vous.

LA VESTALE.

Comment ! Un sacrilége, nous !
Nous aurions jusque-là... Seigneur, le croyez-vous ?

LUCIUS.

Je ne puis en douter : Apollon vous accuse.

LA VESTALE.

Ah ! sous son nom sans doute un méchant vous abuse,
Pontife !

LUCIUS.

Une de vous a parjuré ses vœux ;
Un mortel dans ce temple a reçu ses aveux.

LA VESTALE.

Accours, Vesta puissante, et confonds l'imposture !
Vierge-Mère, tu sais si nulle ardeur impure
A jamais dans nos cœurs altéré notre foi...
Mais quelle est parmi nous la prêtresse inculpée ?
Opimia, lis pur, est-ce vous ?... Est-ce toi,
O Junia, d'hier à l'enfance échappée ?

JUNIA.

Moi ?... Pitié !

FABIUS.

Quoi !

OPIMIA, troublée, voulant retenir Junia.

Ma sœur !...

JUNIA.

Je ne puis ni ne doi
Vous laisser accuser...

(Elle se jette à genoux.)

La coupable, c'est moi !

LUCIUS.

Se peut-il?... Vous, coupable!

FABIUS.

Avec ce front limpide!
* Mais savez-vous ce qu'est le mal, enfant candide?

JUNIA.

* Vous allez en juger... Hélas! le jour, la nuit,
Un long remords m'agite et le sommeil me fuit.
Mes sœurs, regardez-moi. Sur ma joue amaigrie,
Comme de mes quinze ans la fraîcheur s'est flétrie!
Ai-je pu vous cacher, depuis huit jours, mes pleurs?
Vous les avez surpris effaçant mes couleurs...

LA VESTALE.

Je tremble à l'écouter... Ah! que dis-tu, Junie!

JUNIA.

Le soleil se couchait. Une molle harmonie
S'exhalait des rameaux que remuait le vent:
J'étais au bois sacré, seule. Mes yeux souvent
* S'arrêtaient sur le corps lisse et blanc, fait de marbre,
Du dieu qui porte un arc et rit, sous le grand arbre.
Je sentais, à le voir, d'une étrange rougeur
Se teindre mon visage, et palpiter mon cœur...
Soudain, je ne sais qui prend ma main et m'entraîne,
Sans parler, jusqu'au bord de l'antique fontaine,
Sous les saules; et là, se jetant à genoux:
« Junia, me dit-il, d'un son de voix plus doux

Que la flûte de Pan sur les mers entendue,
On ne vit qu'une fois, et la vie est perdue
Si l'amour ne la vient couronner de bonheur :
Se défendre d'aimer, c'est immoler son cœur!
Que revient-il aux Dieux de ton long sacrifice ?
Leur rang céleste est-il le prix de ton supplice ?
Veux-tu vivre isolée à jamais, et mourir
Ignorant la douceur d'être deux pour souffrir ?
Pour choyer un enfant, dont la bouche vermeille
S'entr'ouvre et te sourit même alors qu'il sommeille ?... »
Tout mon cœur écoutait. Il se tut. Ses grands yeux
Dans les miens, malgré moi, plongeaient, baignés de feux.
Bientôt sa voix mourut dans ses larmes noyée,
Et son souffle effleura mes cheveux... Effrayée,
Je pousse un cri perçant et me lève d'un bond,
Voulant fuir... La sueur mouillait mon pâle front ;
Mes dents claquaient d'effroi. J'étais seule ; et, dans l'ombre
Du bois sacré, le dieu qui tient l'arc semblait, sombre,
Chercher dans son carquois un trait pour me percer...

(Junia s'arrête.)

LUCIUS.

Continuez.

JUNIA.

Je n'ai plus rien à confesser :
De mes yeux par Vesta sans retour éloignée,
L'impure vision ne m'a plus profanée !

LUCIUS.

Votre crime n'est donc... qu'un rêve ?

LA VESTALE.

O chaste cœur !

FABIUS.

D'une âme virginale ô sévère candeur !

LUCIUS.

Levez-vous.

JUNIA, se levant d'un air étonné.

Quoi ! seigneur...

LUCIUS.

Puisse la criminelle,
De votre loyauté se faisant un modèle,
Rougir de son silence et se nommer enfin !
Est-ce vous ?... Confessez ! Est-ce vous ?... Tout est vain :
Aucune ne répond!

LA VESTALE.

Aucune n'est coupable !

FABIUS.

Je le crois ! La vertu n'est-elle plus croyable ?
L'oracle d'Apollon fut mal interprété :
L'erreur en l'expliquant faussa la vérité.

LA VESTALE.

L'innocence n'a rien à craindre :
C'est un astre du ciel, l'homme ne peut l'atteindre ;

Et sans trembler nous saurons vous revoir !

(Elle veut se retirer avec ses compagnes.)

LUCIUS.

Écoutez, Fabius : nous allons tout savoir.

(Il les rappelle.)

Vestales, demeurez : il faut encor m'entendre.
On m'annonce un malheur que je dois vous apprendre.
L'une de vous... Quelle est la sœur de Lentulus ?

LA VESTALE.

Junia.

LUCIUS.

Junia, votre frère n'est plus.

JUNIA.

Mon frère !

OPIMIA, pâlissant, avec un cri.

Lentulus !

LUCIUS, l'observant.

Il est mort.

OPIMIA, se laissant aller entre les bras de deux vestales.

Ah !

LUCIUS, à part.

C'est elle !

OPIMIA.

J'expire.

(Elle perd connaissance.)

FABIUS.

Opimia !... Ma fille criminelle !

LUCIUS, allant à lui.

Fabius !... Calmez-vous... je puis ne rien savoir...
Ordonnez : que faut-il faire ?

FABIUS.

Votre devoir!

III

LA VESTALE

Nam Vesta, iliacæ felix tutela favillæ
Culpam alit, et plures condit in ossa faces.

PROPERCE.

ACTE TROISIÈME.

Le bois sacré de Vesta. Au fond, à droite, le temple. Au premier plan, à gauche, un puits à large margelle; à droite, la porte de bronze d'un souterrain. Des arbres. — Vers la fin du jour.

SCÈNE XII.

VESTAEPOR, puis GALLA.

VESTAEPOR fredonne, tout en polissant un trépied.

Chantez, nations ! Rome pleure :
L'angoisse de la dernière heure
Tient ce peuple aux peuples fatal.
Déjà sur lui l'Afrique roule ;
Ses temples brûlent, son sang coule :
Brennus renaît dans Annibal !

GALLA, venant de l'intérieur du temple.

Tu chantes, Vestaepor ?

VESTAEPOR.

Tout en frottant, ma fille.

GALLA.

D'où te vient cet air gai ?

VESTAEPOR.

D'où vient à la charmille
Le parfum ? De sa séve. Eh bien ! c'est dans son cœur
Que ton ami, Galla, prend son air de vainqueur.
Mais tu soupires, toi ! Serais-tu devenue...
Romaine, blonde enfant de mon pays venue ?
Toi qui souvent ici, dans ce bois consacré,
En m'entendant parler de la Gaule, as pleuré
Ces larmes de l'exil qui vous creusent la joue :
Lorsque l'arbre romain, au vent qui le secoue
Tremble, peux-tu, Galla, peux-tu ne pas sentir
L'allégresse du monde en ton cœur retentir ?

GALLA.

Que je me réjouisse, hélas! quand ma maîtresse
Va perdre son enfant !

VESTAEPOR.

Son enfant?

GALLA.

La prêtresse,
La fille de sa fille, Opimia !

VESTAEPOR.

Tu crois?
Qui te l'a dit ?

GALLA.

Comment ! tu ne sais rien, Gaulois ?

VESTAEPOR.

As-tu vu la Vestale au temple ?

GALLA.

Oui, tout à l'heure.
« Je veux, m'a-t-elle dit, voir avant que je meure
« Mon aïeule ! » Comment vais-je à Posthumia
Annoncer ce malheur ? lui dire : « Opimia
Va périr ! » Je venais pour l'amener près d'elle...
Elle l'attend. Ah ! Dieux ! quelle affreuse nouvelle !
Lui prendre son enfant à cette aveugle, hélas !

VESTAEPOR.

Sa fille vit encore et ne périra pas !

GALLA.

Qui peut la sauver ?

VESTAEPOR.

Moi !

GALLA.

Par quel moyen ?

VESTAEPOR.

Écoute :
Le bourreau chôme alors que la justice doute.
On égorge un esclave avant de le juger ;

Mais elle? une Romaine! on doit la ménager.
Un cri n'est qu'un indice, une incertaine trace
Qui peut guider sans doute... à moins qu'on ne l'efface!
La loi veut l'évidence et des faits assurés,
Par des preuves sans nombre amplement éclairés :
Qui pourrait en fournir aux juges d'Opimie?
Lentulus, son amant? Dans le champ d'infamie
Il est tombé vaincu : la framée a couché
Sur un tas de Romains ce Romain débauché.
Il est mort : je suis sûr de lui!... Mais je respire,
Moi, témoin de son crime, et je pourrais tout dire...
Oui, si je le voulais, Galla! Mais, par les Dieux,
Par les chênes sacrés et les os des aïeux,
Je le jure, ô Gauloise : il n'est point d'artifice,
Point de tourment atroce ou d'affreux maléfice,
Qui me force à livrer la Vestale aux Romains!
Plutôt je frapperais le prêtre de ces mains!—
Il ne reste donc plus à craindre qu'elle seule.
Mais si je prends le grain, que va broyer la meule?
Je n'ai rien négligé, va, depuis ce matin.
Si le danger est grand, le salut est certain!
Quatre de nos Gaulois, tout à l'heure, avec l'ombre,
Vont venir l'emporter par une route sombre
Et sûre.

GALLA.

Que dis-tu?

VESTAEPOR.

Loin de Rome, demain,
Elle pourra braver le pontife romain.

GALLA.

Mais voudra-t-elle suivre un esclave ? elle est fière !
Si Lentulus vivait !

VESTAEPOR.

Ah ! certes ! Mais la pierre
Ne peut fleurir ; un mort ne peut se relever.
Je suis seul : seul, je dois suffire à tout sauver ;
Et j'y suffirai ! Va, rassure ta maîtresse...
Mieux encor ! Ne dis rien, mens, trompe sa tendresse...
Il est beau de mentir pour consoler autrui.

GALLA.

Peut-être je pourrai la tromper aujourd'hui ;
Mais demain ?... mais plus tard ?... si, malgré ton courage,
Ta chair par les bourreaux déchirée avec rage...

VESTAEPOR.

Ma chair est aux bourreaux, mais non pas mon serment !

GALLA.

Tu veux jusqu'à la mort pousser ton dévoûment ?

VESTAEPOR.

Au delà, s'il se peut !

GALLA.

Quoi ! pour une étrangère ?...

VESTAEPOR.

De son destin dépend le destin de la guerre :

Le salut des Romains à sa perte est lié.
On le dit, je le crois ! Tout se peut !

GALLA.

Ta pitié
Sauve, mais pour tuer, et sa source est la haine.

VESTAEPOR.

J'ai deux fils, deux héros ! dans l'armée africaine.
L'armée a triomphé : tu vas les voir ici.
Car Rome de ses Dieux n'obtiendra point merci !
Car je l'empêcherai d'apaiser leur colère !
Il restera souillé, ce temple tutélaire ;
Malgré soi, s'il le faut, la vestale vivra !
Et, dans deux jours, à Rome Annibal entrera ! —
C'est moi qui dans ce temple ai protégé le crime ;
Et tandis que le prêtre y guette sa victime,
Je regarde et je vois, moi l'esclave aux affronts
Condamné, remuer la vase des bas-fonds,
S'arrêter les bras nus qui travaillent dans l'ombre
Et, sous les pieds du peuple, une légion sombre
D'ennemis sourds, armés de rancune et de fers,
Surgir, prête à crier : « Délivrons l'univers ! »

GALLA, avec incrédulité.

Hélas !

VESTAEPOR.

Que veux-tu dire ?

GALLA.

Ah ! Rome est la plus forte !

VESTAEPOR.

Quelques pierres debout et des os, une porte
Où nul ne passera, hors peut-être un lézard,
Ou quelque voyageur conduit par le hasard ;
Et là-bas, dans la nuit et dans la solitude,
Le Tibre dans son lit traînant par habitude
Sa paresse et, livide, abreuvant les corbeaux
Assis sur leur couvée au fond des grands tombeaux :
Voilà ce qu'on verra dans un an, ici même !...
Mais va, pars et... tais-toi !

GALLA.

Tu sais combien je t'aime,
* Toi qui, bravant les mers, aux neuf vierges de Seîn,
* Allais, seul, tous les ans, par un heureux larcin,
* Dérober les secrets de notre destinée ;
* Et revenais, de gui la tête couronnée,
* Les confronter aux cœurs, palpitant dans tes mains,
* Des grands taureaux couchés sanglants sur les dolmens.
Ne crains rien de Galla ; mais retiens ton courage,
Ou crains que sur ton front n'éclate enfin l'orage !

VESTAEPOR.

Qu'il éclate !

GALLA

Adieu !

VESTAEPOR.

Va, rejoins Posthumia.

(Galla sort.)

VESTAEPOR.

Pour perdre les Romains, sauvons Opimia !—
Rien ne s'oppose plus à l'essor du grand homme:
De Cannes, en trois bonds, il va fondre sur Rome.
Deux jours encore, et puis... O mes fils ! quel espoir !
Gaule, mon cher pays, je pourrai te revoir !
Ses temples brûlent, son sang coule :
Brennus renaît dans Annibal !

(Il reste immobile, le trépied entre les mains, souriant et comme en extase. — Le jour a baissé. — Entre Lentulus suivi d'Ennius.)

SCÈNE XIII.

LENTULUS, ENNIUS, VESTAEPOR.

LENTULUS, entrant avec précaution.

Ne me suis pas plus loin..., je ne puis le permettre.

ENNIUS.

J'ai voulu la sauver avant de la connaître !

LENTULUS.

Ce bois est interdit..., la mort à chaque pas...

ENNIUS.

Songeons à la vestale ! — Attends ! je vois là-bas..
Un esclave !

LENTULUS.

Un ami !

(S'avançant.)

Vestaepor !

VESTAEPOR, tressaillant et se levant.

Qui m'appelle?...
Lentulus ! vous vivez !

LENTULUS.

Pour ma honte ! Mais elle ?
Parle : est-elle vivante ?... est-elle encore ici ?...
Dans son œuvre de mort le juge a réussi :
On le dit au Forum. Est-il vrai ?... Quoi ! mon crime
Pousserait dans la tombe encore une victime !
Et, partout épargné, je ne serais jamais
Que l'impuissant témoin des malheurs que j'ai faits !

VESTAEPOR, à part.

Elle le suivra, lui, partout... Qu'elle le suive !
Qu'importe qui la sauve ? Il suffit qu'elle vive !
(A Lentulus avec une feinte bonhomie.)
Voyons, qu'attendez-vous de ce vieux Vestaepor ?

LENTULUS.

Tu m'étais dévoué, tu l'es sans doute encor...

VESTAEPOR.

Aujourd'hui comme hier.

LENTULUS.

Rends-moi donc un service...

VESTAEPOR.

D'esclave?... je le suis ! il faut que j'obéisse.

LENTULUS.

Non, tu n'es déjà plus un esclave à mes yeux...

VESTAEPOR.

Vraiment ! Que suis-je donc ?

LENTULUS.

Un ami précieux,
Dont le sort, dès demain, sera signe d'envie...

VESTAEPOR.

Si ce soir, pour vous plaire, il expose sa vie ?

LENTULUS.

Celle d'Opimia, la mienne est dans ta main...

VESTAEPOR.

Enlevons sa victime au pontife romain !

LENTULUS.

Tu consens ?

VESTAEPOR.

Je suis prêt.

LENTULUS.

Va donc, cours et l'amène

VESTAEPOR.

Oui, je cours la chercher, la vestale romaine.
Mais... songez au péril qui près de vous l'attend:
Si vous êtes surpris, elle est morte à l'instant !

LENTULUS, avec accablement.

Morte !

VESTAEPOR.

Il faut qu'elle soit de la ville sortie,
Avant l'aube.

ENNIUS.

Une barque attend au port d'Ostie.

VESTAEPOR.

Êtes-vous résolus, plutôt que de laisser
Les prêtres vous ravir leur victime, à verser
Leur sang, s'il le fallait, le vôtre, le sien même ?

LENTULUS.

Je perdrais l'univers pour la sauver ! Je l'aime !

VESTAEPOR, après l'avoir regardé dans les yeux, soudainement.

Je vous ferai sortir par ce noir souterrain ;

Et quand j'aurai fermé le lourd battant d'airain
Sur vous, que Lucius vienne ! Avant que la hache
De ses licteurs l'enfonce ou que leur bras l'arrache,
Sur le mont Palatin vous serez arrivés.

ENNIUS.

Là, l'ombre nous protége et vous êtes sauvés !
Demain, vers mon pays, voguera ta trirème.

VESTAEPOR.

Et puisse Hésus, Romains, vous y porter lui-même !
Je cours vers la prêtresse : ou de force ou de gré,
Dans ce bois, Lentulus, je vous l'amènerai !

(Il court vers le temple, puis s'arrête et s'écrie :)

Et maintenant, Vesta, pour te venger du crime,
Qu'Annibal soit le prêtre et Rome la victime !

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, hors VESTAEPOR.

ENNIUS.

Que parle-t-il de Rome ?

LENTULUS.

Esclave, il doit haïr.

ENNIUS.

Mais es-tu sûr de lui ?... S'il allait nous trahir !

LENTULUS.

Ennius, noble cœur ! écoute ma prière :
Ne me refuse pas cette grâce dernière...

ENNIUS.

Ordonne, Lentulus.

LENTULUS.

Qu'est-il besoin de moi ?
Je puis, pour la sauver, me reposer sur toi :
Le ciel t'a fait venir ! Permets que je confie
A ton pur dévoûment beaucoup plus que ma vie,
Celle qu'ici j'attends, la triste Opimia !
La mère de sa mère, ami, Posthumia,
Vit encore. Ennius, en sortant de la ville,
Demain, de son enfant révèle-lui l'asile.

ENNIUS.

Ne partiras-tu pas avec nous, Lentulus?

LENTULUS.

Moi ? Non, je reste à Rome et n'en sortirai plus.

ENNIUS.

Ne m'as-tu pas promis que jusqu'au port d'Ostie ?...

LENTULUS.

La parole est souvent par l'œuvre démentie :
Je ne vous suivrai point.

ENNIUS.

Quoi !... Je crains d'entrevoir...

LENTULUS.

J'ai déjà trop tardé d'accomplir mon devoir ;
Mais sitôt qu'elle aura franchi les murs de Rome,
Sans crainte et libre enfin, je veux agir en homme !

ENNIUS.

Tu veux ?...

LENTULUS.

Revendiquer mes droits à la mort.

ENNIUS.

Toi !

LENTULUS.

Pour rendre Rome à Rome et remplir une loi.
Oh ! comme avec bonheur je cesserai de vivre !

ENNIUS.

La coupe du remords est trop pleine et t'enivre ;
Laisse avant que d'agir ton esprit se calmer.

LENTULUS.

Le calme, c'est la mort : je m'y veux abîmer !

ENNIUS.

Ta mort ne suffit point, c'est peu de ton supplice !
Faut-il te rappeler qu'en sauvant ta complice
Tu déroges aux lois que tu prétends remplir,
Lois d'erreur et de sang qu'il faudrait abolir ?

LENTULUS, avec une fière et sombre énergie de patriotisme.

Nous avons aboli celle de la victoire :
Le divin Quirinus nous réclame sa gloire ;
Au moins envers Numa soyons des fils pieux !
N'avons-nous pas assez fait honte à nos aïeux ?
Il ne nous reste, hélas ! de grand que leurs exemples !
Ne forçons pas à fuir tous les Dieux de nos temples,
Ou laissons dévorer aux flammes du vainqueur
Ces cadavres de pierre où ne bat plus de cœur !

ENNIUS.

Le cœur de Rome y bat plein d'horreur pour Carthage!
Et c'est Rome qu'il faut préserver du carnage ;
Et, pour l'en préserver, de combats en combats,
Vivons en la vengeant ou mourons en soldats !

(Vestaepor paraît au fond, tenant par la main Opimia qu'il entraîne, mais sans violence, avec inquiétude et précaution.)

OPIMIA, à l'esclave.

Où donc m'entraînez-vous dans l'ombre? Je frissonne...
Ah ! vous m'avez trompée et je ne vois personne !

LENTULUS.

Opimie !

OPIMIA.

Ah ! lui ! ciel !

VESTAEPOR, à Ennius.

Allons tout préparer
Pour la fuite.

(Ennius sort avec l'esclave.)

SCÈNE XV.

LENTULUS, OPIMIA.

OPIMIA.

Vivant !

LENTULUS.

Pouvions-nous l'espérer !

OPIMIA.

Lentulus !

LENTULUS.

O bonheur !

OPIMIA.

Bonheur... plein de menaces !
Dieux qui le permettez, vous dois-je rendre grâces ?

LENTULUS.

Oh ! laisse que mon souffle errant sur tes cheveux...

OPIMIA, à part.

Il ignore sans doute...

(Haut.)

Ah ! partez ! je le veux.
Ne tentons plus du ciel la clémence infinie :
Ce n'est point pour faillir qu'il me laisse impunie !

Et, faible que je suis, comment me repentir
Si vous ne consentez, généreux, à partir ?
A renoncer à moi qui ne peux être épouse,
De tout amour permis, de tout foyer jalouse,
Prêtresse au cœur profane et coupable en aimant ?

LENTULUS.

Coupable de m'aimer !

OPIMIA.

Je le suis !

LENTULUS.

Quel serment,
Voulu par ta raison, proféré par ta bouche,
A voué ta jeunesse à ce culte farouche ?
Un prêtre t'a choisie à l'âge de dix ans ;
Tes parents à ses pieds se traînaient, gémissants :
« Lucius, disaient-ils, laissez-nous notre fille,
« Laissez-la vivre heureuse au sein de sa famille ! »
Mais lui, les repoussant, t'entraîna par la main...
Ton père, de douleur, mourait le lendemain ;
Ta mère devint folle, et de sa triste vie
Tu sais la triste fin et ce qui l'a suivie !

OPIMIA.

Pourquoi les rappeler ces souvenirs ?... Pourquoi ?

LENTULUS.

Le coupable est celui qui disposa de toi,
Qui ne laissa de vie et d'espoir à ton âme

Que le soin éternel d'une éternelle flamme!
Vestale malgré toi, captive dans ces lieux,
C'est le serment d'autrui qui t'a livrée aux Dieux !

OPIMIA.

Mais ces Dieux m'ont reçue en leur maison sacrée ;
Mais, comme leur enfant à Rome vénérée,
J'ai joui des honneurs à mon titre attachés...
Hélas ! et sur mon front mes bandeaux sont tachés !
Et j'ai trahi l'autel !

LENTULUS.

Laisse-moi tout mon crime :
L'amour ne fut en toi qu'une pitié sublime !

OPIMIA.

Non, l'amour fut lui-même, et j'en crois mon remord.

LENTULUS.

Il fut.., Opimia !

OPIMIA.

Va, tu m'es cher encor !
Je l'ai senti tantôt à ma vive souffrance,
Lorsque de te revoir j'eus perdu l'espérance ;
Je le sens maintenant au trouble de mon cœur...
Ah ! fuis, pour mon repos, fuis ce lieu de malheur !
N'expose pas tes jours en faveur d'une impie.
L'éclair a lui déjà; le soupçon nous épie...

LENTULUS.

Je t'aime, Opimia ! M'aimes-tu ?

OPIMIA.

Mais, cruel !
Que de fois n'ai-je fait cet aveu criminel ?

LENTULUS.

Si tu m'aimes, il faut, sans hésiter, me suivre.

OPIMIA.

Moi ! Que dis-tu ?

LENTULUS.

Rester, c'est mourir : tu dois vivre !
Si quelqu'un doit périr, ce ne peut être toi.

OPIMIA, à part.

Dieux ! saurait-il?...

(Haut.)

Ma vie est en danger ?

LENTULUS.

Eh quoi !
Ta fermeté croit-elle abuser ma tendresse ?
Je suis instruit de tout !

OPIMIA.

O Vesta vengeresse !

LENTULUS.

Partons !

OPIMIA.

Quoi ! me soustraire aux lois de nos aïeux ?
Fuir ?... pour que Rome tombe, et démentir les Dieux !

LENTULUS.

Homme, aux rêves d'enfant je ne saurais plus croire.

OPIMIA.

Des rêves, Lentulus?... Rappelle ta mémoire
Et la néfaste aurore où ton amour vainqueur,
Brisant ma volonté, m'entraîna sur ton cœur.
Sitôt que, sans secours, vestale abandonnée,
J'eus fléchi sous tes pleurs ma tête profanée :
La terre sur sa base éternelle trembla ;
Comme une Parque, au ciel le soleil se voila ;
Et les vents déchaînés avec des cris funèbres
Gémirent, secouant sur Rome les ténèbres.
Et tandis qu'en ce temple où les vierges pleuraient,
Sur les trépieds d'airain les feux sacrés mouraient :
Vesta même, Vesta, nos yeux l'ont vu descendre
Et, terrible, debout sur ses autels en cendre,
Me repousser, prêtresse effarée en tes bras,
En criant : « Tremble, ville infâme, tu mourras ! »
Jour du crime, funeste à la grandeur romaine,
Ce jour la vit crouler au lac de Thrasymène !

LENTULUS, sans conviction.

Hasard ! hasard !

OPIMIA.

Non, moi ! moi ! mon amour pervers

Par la main d'Annibal a produit nos revers !
Je veux les expier.

LENTULUS.

Ah ! songe, infortunée,
A quelle affreuse mort tu serais condamnée !

OPIMIA, avec un élan de fierté qui tombe à l'instant.

Je songe que je suis... que je fus en naissant
Fille des Fabius !

LENTULUS.

La gloire a de leur sang
En immortels honneurs payé le sacrifice ;
Et l'opprobre viendrait couronner ton supplice.

OPIMIA.

L'opprobre !

LENTULUS, appuyant sur les détails.

Et quel supplice ! Un tombeau souterrain,
Bas, humide, étroit, sourd, qu'une lampe d'airain,
D'huile pour quelques nuits pourvue, éclaire à peine ;
Contre le mur se dresse un lit en fer ; et, pleine
De lait, une écuelle et la moitié d'un pain
Semblent, jetés par terre, insulter à la faim.

OPIMIA, effrayée.

Ah ! tais-toi, par pitié !

LENTULUS.

C'est là que, descendue

Par deux bourreaux, murée, et dans l'ombre perdue,
Et livrée à l'oubli qui pèse sur les morts,
Tu devras, t'épuisant en éternels efforts
Pour mourir, savourer la soif, la faim, l'absence
De l'air, du bruit humain, des Dieux, de l'espérance !

OPIMIA, se serrant contre son amant.

Ah ! fuyons, Lentulus !... Défends-moi !... Sauve-moi !...
J'ai peur !

LENTULUS.

Opimia !... viens ! viens !

OPIMIA, se laisse entraîner quelques pas, puis, repoussant Lentulus, elle revient et s'arrête d'un air résolu.

Oui.... Non ! non !

LENTULUS.

Quoi !

OPIMIA.

Faible femme, il est vrai, sans que mon front pâlisse,
Je n'ose envisager un si cruel supplice ;
Mais, Romaine et vestale, il répugne à mon cœur
De le mieux mériter pour en fuir la rigueur,
Et de perpétuer, compagne de ta vie,
Ma honte... et les malheurs dont ma honte est suivie !

LENTULUS.

Mais, pour fuir le supplice, il n'est que ce chemin.

OPIMIA, avec intention.

Crois-tu ?

LENTULUS.

Dieux !... Tu voudrais ?... tu voudrais de ta main ?...
(Avec une subite résolution.)
Soit ! j'y consens : mourons ensemble !

OPIMIA, se jetant dans les bras de Lentulus.

Ah ! si tu m'aimes !...

LENTULUS.

Qu'un même instant tous deux nous livre aux Parques blêmes !
Que l'amour à la mort apprenne à nous unir ;
Et qu'entrant à la fois dans un même avenir,
Nos mânes, bienheureux si rien ne les sépare,
Traversent enlacés la nuit et le Ténare !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ENNIUS.

ENNIUS, revenant par où il était sorti.

Tout est prêt, Lentulus. L'esclave attend.

LENTULUS, allant à lui, calme et d'un pas lent.

Reçois
Mon baiser fraternel pour la dernière fois,
Ennius ! Nous restons, — pour expier le crime ;
Nous consacrons à Rome une double victime.

ENNIUS.

Eh quoi ! de votre sang l'un l'autre vous couvrir !
Vous pouvez vous sauver et vous voulez périr ?
Pitié !

(A Lentulus.)

Pitié pour elle !

(A Opimia.)

Ah ! pitié pour mon frère !

OPIMIA, jetant un cri d'amour et de terreur.

Lentulus !

LENTULUS, de même.

Opimie !

OPIMIA.

Hélas !

(A Ennius.)

Que faut-il faire ?

ENNIUS.

Rejoindre votre esclave et fuir. Partons enfin

OPIMIA, avec une exaltation croissante.

Ah ! le destin m'entraîne et je résiste en vain !
Qui ?... moi je te tuerais ?... Fatalités du crime !...
Jusqu'au bout descendons la pente de l'abîme...
Soyons toute à l'opprobre et consommons l'affront !
Déesse, tes bandeaux me déchirent le front !...
Loin ces voiles sacrés !... ce lin qui me condamne !...

Ne te déguise plus : sois toi-même, profane !
Temple, pudeur, adieu ! Me voici, Lentulus !

ENNIUS, effrayé de l'exaltation d'Opimia.

Vestale !...

LENTULUS, de même.

Au nom des Dieux ! ...

OPIMIA.

Ne les invoque plus !
N'éveille pas ces Dieux que pour toi je renonce,
Ou de la foudre seule attends une réponse !

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, VESTAEPOR.

VESTAEPOR, apparaissant à la porte du souterrain.

Venez !... La route est sûre.

ENNIUS, aux deux amants.

Allons !

VESTAEPOR, leur indiquant le chemin.

Par là !

(Il arrête au passage Lentulus.)

Romain,
Avec elle soyez loin de Rome demain,
Ou ce soir vainement vous l'aurez enlevée...

Mais qui vient?

(Lentulus disparaît dans le souterrain avec Ennius et Opimia Des licteurs paraissent au fond.)

Des licteurs!... Trop tard! Elle est sauvée,
Pontife, et j'ai vaincu... Roulez, battants d'airain!

(Il ferme la porte à double tour et en retire la clé.)

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, LUCIUS, KAESO, Scribes, Licteurs.

LUCIUS.

Esclave!

VESTAEPOR, à lui-même.

Il a tout vu.

LUCIUS.

Rouvre le souterrain.

VESTAEPOR.

J'en vais chercher la clé.

LUCIUS.

Ton audace est trop forte,
Gaulois! et je t'ai vu quand tu fermais la porte.
Les coupables sont là.

VESTAEPOR.

Par où sont-ils passés?

LUCIUS.

La clé, dis-je, à l'instant !

VESTAEPOR.

Je l'ai perdue.

LUCIUS.

Assez !
Que la force à ses mains l'arrache ! Je l'ordonne.

VESTAEPOR, s'élançant sur la margelle du puits, y jette la clé en s'écriant :

Naïades du vieux puits, prenez, je vous la donne !

LUCIUS, aux licteurs.

Emparez-vous de lui ! — L'aqueduc de Tarquin
A plus d'une sortie... Allez : au Palatin !
Et vous, au Quirinal ! vous, gardez cette porte !
Cet esclave, au palais de Numa : qu'on l'emporte ! —
Ce qu'on dérobe au juge, on le rend au bourreau.

VESTAEPOR, repoussant les licteurs.

C'est quand il fait mourir que le silence est beau !
Sans en tirer un cri la hache abat le chêne.
Un jour, le corps pressé des replis d'une chaîne
Lourde, rougie au feu, la fille d'un Gaulois
Se taisait, refusant un misérable aux lois.
Leur ministre, irrité, sévit sur la victime ;
Alors, doutant de soi, par un élan sublime,
Terrible en sa vertu...

LUCIUS, ironiquement.

Que fit-elle de grand ?

VESTAEPOR.

Elle cracha sa langue au front de son tyran !...
A la torture ! Allons !

(Il sort d'un pas ferme et d'un air de défi, suivi de quelques licteurs. Les autres restent avec Kaeso, et, les haches levées, se disposent à abattre la porte du souterrain.)

LUCIUS, sortant.

Allons voir si le chêne
Tombera sans crier sous la hache romaine !

IV

L'AÏEULE.

Juppiter, tuque adeo summe sol
. . . . . inspice hoc facinus,
Priusquam fiat, prohibe scelus.

Ennius.

ACTE QUATRIÈME.

Le cabinet du souverain pontife dans la Maison royale (Regia).

SCÈNE XIX.

LUCIUS, KAESO, VESTAEPOR, DEUX TORTIONNAIRES.

LUCIUS.

Tous mes ordres, Kaeso, sont-ils exécutés ?

KAESO.

Partout, sur les remparts, des licteurs sont postés.
De la porte Capène à la porte Colline,
Du temple de Rémus à la butte Esquiline,
Aux quatre régions nos gardes ont couru ;
Mais les deux fugitifs sans trace ont disparu.

LUCIUS.

Avez-vous visité la maison de l'aïeule ?

KAESO.

J'ai vu l'aveugle.

LUCIUS.

Eh bien ?

KAESO.

Posthumie était seule.
Dans une vaste salle obscure elle veillait,
Immobile, penchant sa tête qui tremblait
Et serrant ses genoux de ses longues mains pâles.
Elle entendit mon pas retentir sur les dalles,
Et ne remua point ; mais ce spectre glacé,
Pontife, à votre nom s'est tout d'un coup dressé :
Frissonnant d'épouvante et les lèvres livides,
L'aveugle, sur mes yeux, fixa ses grands yeux vides.
« Mon enfant ! cria-t-elle, on cherche mon enfant !
Si Lucius l'accuse, hélas ! qui la défend ? »
Et, répétant toujours d'une voix effrayée :
« Au temple ! » elle sortit sur son guide appuyée.

LUCIUS.

Elle ignore donc tout ?

KAESO.

Je n'en saurais douter.

VESTAEPOR, à lui-même, avec satisfaction.

Tout va bien !

LUCIUS.

Que dis-tu ?

VESTAEPOR.

Je ne fais qu'écouter.

LUCIUS.

Ainsi, tu ne veux point révéler leur asile ?
Sont-ils restés à Rome ?... Ont-ils quitté la ville ?...
As-tu seul, sans complice, osé les dérober
Au glaive qui sur eux était prêt à tomber ?...
D'où vient ton dévoûment ?... Parle enfin ! Leur refuge ?...
Tu gardes le silence et tu braves ton juge ?
Pour peu d'instants encor ! La clepsydre a marqué
L'heure du châtiment. — (A Kaeso.) Avez-vous convoqué
Du Tribunal sacré les membres vénérables ?

KAESO.

Ils n'attendent que vous, pontife, et les coupables.

LUCIUS.

C'est bien. Allez !

(Kaeso sort.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES, hors KAESO.

LUCIUS, à l'esclave, lui désignant les tortionnaires.

Et toi, suis ces hommes.

VESTAEPOR.

Encor !

LUCIUS.

Cette fois ce n'est plus la douleur, c'est la mort
Que ton silence impie aura pour récompense.

VESTAEPOR, consterné.

La mort !

LUCIUS.

Reviens à toi, malheureux !

VESTAEPOR, absorbé.

La mort !

LUCIUS, insinuant.

Pense
Que la vie est le don exquis du ciel ; le bien
Qu'on ne remplace pas, sans lequel tout est rien,
Dont nulle affection ne vaut le sacrifice :
Qui meurt est oublié ! Pense que ton supplice
Ne pourra qu'un moment suspendre dans ma main
La foudre.....

VESTAEPOR.

Accordez-moi deux jours ! Après-demain,
Pontife, après-demain, je jure de tout dire.

LUCIUS.

Non ! ce soir.

VESTAEPOR.

Je ne puis.

LUCIUS.

Eh bien ! va.

(Aux tortionnaires.)

Qu'il expire

Longuement, sans pitié, sous vos fouets redoublés !

VESTAEPOR, à lui-même.

Mourir, quand tous mes vœux allaient être comblés !
Au moment d'embrasser mes fils vainqueurs dans Rome !
De goûter la vengeance et d'être enfin un homme !

(D'un ton de supplication.)

Oh ! deux jours seulement ! deux jours !

LUCIUS.

Non : parle ou meurs !

(La porte du fond s'ouvre : Fabius paraît.)

VESTAEPOR.

Soit ! Bourreaux, me voilà !

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, FABIUS.

FABIUS, s'avançant à Lucius.

Rappelez vos licteurs,
Pardonnez à l'esclave et laissez-lui la vie :
C'est à peine un bienfait !

LUCIUS, avec étonnement.

Quoi ? vous !

FABIUS, avec une certaine sévérité.

Quand il défie
Les tourments et la mort, qui soutient ce Gaulois ?
Quelle force l'anime à résister aux lois ?
Et qui vous a prouvé qu'en gardant le silence,
Il combat pour le crime et non pour l'innocence ?
De la vertu, peut-être, il subit le pouvoir ;
La vérité l'anime : il se tait par devoir !

VESTAEPOR.

Pourquoi s'en prendre à moi ? Sais-je ce qui se passe ?
Je n'ai rien vu, rien dit...

LUCIUS.

Fabius te fait grâce ;
Retourne au temple, va. Laisse-nous. Sors d'ici,
Esclave !

VESTAEPOR.

Volontiers.

(Aux tortionnaires.)

Détachez-moi. Merci !...

(A lui-même.)

Il me rend à mes fils ?... Tremble, prêtre stupide !
Aux soldats d'Annibal je vais servir de guide !

(Il sort. Sur un signe de Lucius, les tortionnaires disparaissent.)

SCÈNE XXII.

FABIUS, LUCIUS.

LUCIUS.

Nous sommes seuls. Parlez ! Je suivrai le chemin
Que voudra me tracer, Fabius, votre main.

FABIUS, comme s'il continuait une conversation intérieure.

Non ! mon cœur se révolte et refuse de croire
Que ma nièce, ma fille, ait pu ternir sa gloire ;
Un juste espoir me dit que, malgré mon soupçon,
Sa pudeur est sans tache aussi bien que mon nom.
(Parlant plus directement à son interlocuteur.)
Je me suis rappelé qu'au foyer de sa mère
Lentulus a vécu près d'elle, comme un frère :
Pouvait-elle à sa mort d'une moindre douleur
Se sentir accablée ?... Elle est presque sa sœur !

LUCIUS.

Hélas !

FABIUS.

Eh ! croyez-le ! son âme est fière et haute :
Coupable, elle n'eût point daigné cacher sa faute ;

Elle eût offert son sang si, par ses vœux trahis,
Elle eût eu le malheur d'offenser son pays.
Le remords dans son âme eût été magnanime ;
L'enfant des Fabius eût publié son crime,
Au premier deuil de Rome, à tous les vents des cieux,
Et par sa mort du moins mérité ses aïeux !

LUCIUS.

Le remords dans son cœur ne fut pas magnanime.
Pour éviter la mort, elle a doublé son crime !

FABIUS.

Achevez !...

LUCIUS.

La coupable avec son suborneur
A ce soir, en fuyant, comblé son déshonneur !

FABIUS.

En fuyant ?... elle ?... Oh ! non, non ! ce n'est pas possible

LUCIUS.

Que n'ai-je pu vous taire un malheur si terrible !

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, KAESO.

LUCIUS, *à Kaeso qui accourt tout troublé.*

Qu'avez-vous ?

KAESO.

La vestale....

LUCIUS.

Eh bien ?

KAESO.

Elle est ici !

FABIUS.

Ah ! grands Dieux !

LUCIUS.

Qu'on l'amène ! et Lentulus aussi.

KAESO.

Elle est seule !

LUCIUS.

Quoi !...

KAESO.

Libre, elle vient, d'elle-même,
Demander à son juge un entretien suprême.

FABIUS.

La fuite n'a donc pas comblé son déshonneur !

LUCIUS, l'observant.

Peut-être.... Eh bien ! à vous de lire dans son cœur !
Je remets en vos mains mon pouvoir et sa vie ;

Qu'elle s'accuse à vous ou bien se justifie:
Condamnez ! absolvez ! décidez de son sort!

(Fabius veut parler; Lucius l'en empêche, et se dirigeant vers la salle du tribunal :)

Au tribunal sacré j'attends votre rapport :
Quel qu'il soit, j'en croirai Fabius.

(A Kaeso.)

Qu'elle vienne !

(Lucius écarte les rideaux et disparaît dans la salle du tribunal. Kaeso sort par la porte du fond.)

FABIUS, seul.

Rome, que ton esprit m'éclaire et me soutienne !

SCÈNE XXIV.

FABIUS, OPIMIA.

OPIMIA, introduite par Kaeso, entre et s'avance d'un air déterminé ; mais reconnaissant son oncle, elle s'arrête interdite.

Mon oncle !...

FABIUS, assis.

Non, ton père !... Approche, mon enfant.
Tu vois bien que mon cœur, dont l'espoir te défend,
Ne peut, à ton aspect, contenir sa tendresse.

OPIMIA, à part.

Cet excès de bonté !... Dieux ! le remords m'oppresse !

OPIMIA.

Mon père !...

FABIUS.

Oui, mais aussi, je dois t'en avertir,
Ton juge, Opimia !... J'ai voulu consentir
A t'interroger, toi, que l'on dit criminelle,
Non, certes ! pour trahir la justice éternelle,
Mais pour solliciter son triomphe ou le tien :
Ton salut ou ta mort suivra cet entretien.

OPIMIA.

Le pontife en vos mains remet ma destinée ?
(A part.)
Pourquoi ne m'a-t-il pas lui-même condamnée ?
A lui j'aurais tout dit, mais à mon père, hélas !
Ma honte..., sa douleur... Ah ! je ne pourrai pas !

FABIUS, se levant et s'approchant d'Opimia.

Ma fille, il faut parler ! C'est Rome qui t'en presse.
Un oracle l'a dit : « De la sainte Déesse
Par qui Rome subsiste, on a souillé l'autel. »
Réponds : Qui l'a souillé ? D'un amour criminel
C'est toi que le pontife accuse : es-tu coupable ?...
Ah ! si tu ne l'es point, d'un tel crime incapable,
Ne laisse plus flétrir notre sang glorieux :
Parle ! Mais si.... Ma fille, au nom de nos aïeux,

Des trois cents Fabius et de leur sacrifice,
Hâte-toi, n'attends plus, invoque le supplice,
Et satisfais aux Dieux par ton crime irrités !
Tu sais que de Vesta les autels redoutés
Sont le foyer divin de la vertu romaine,
Qui doit croître au delà de la grandeur humaine,
Et briller dans l'espace et dominer les temps.
Mais par Vesta promis, ces destins éclatants,
Si, sans être punie, une vierge l'outrage,
Vesta d'un autre peuple en fera l'apanage.
Ah ! ciel ! plutôt cent fois, même innocente, meurs !
Tout ton sang, tout le mien ne vaut pas un des pleurs
Qui, depuis trop longtemps, baignent le sein de Rome....
Pour n'oser les offrir, que sont les jours de l'homme ?
Entre Rome et la vie, entre un grand peuple et soi,
Qui pourrait hésiter ? Toi peut-être ? toi ?

OPIMIA.

Moi !
De tant de lâcheté vous me croyez capable ?

FABIUS.

Déclare, jure donc que tu n'es point coupable !

OPIMIA, à part.

Oh ! comme, à mon aveu, son âme va souffrir !

FABIUS.

Parle ! Que viens-tu faire ici ?

OPIMIA.

Je viens mourir !

FABIUS.

Mourir ! Mais tu l'as donc mérité ?

OPIMIA.

Je l'avoue :
C'est un cœur criminel qu'à la mort je dévoue,
Heureuse de ne plus usurper votre amour,
Le respect des Romains, l'espérance et le jour.
Oui, j'ai failli ! je suis la vestale flétrie,
Infidèle à ses Dieux, fatale à sa patrie,
Qui brûle d'un amour dans sa fureur constant,
Qui mérita la mort, qui l'invoque... et l'attend !

FABIUS.

Triomphez, ennemis de ma race souillée !
Sa couronne de gloire, à mes pieds effeuillée,
Au front des Fabius laissa le déshonneur.
Malheureuse ! As-tu pu d'un lâche suborneur
Ecouter les transports et lui livrer, prêtresse,
Ta pudeur ? et plonger Rome dans la détresse ?
As-tu donc oublié la patrie et les Dieux ?
Les berceaux des enfants ? les tombes des aïeux ?
Et toutes les vertus à ta garde commises ?
Et toutes les grandeurs à nos Romains promises ?

OPIMIA.

En écoutant sa voix, oui, j'ai tout oublié !

Oui, pour le voir heureux, j'ai tout sacrifié !
Mais mon immense amour, la liberté, la vie,
Je pouvais en jouir et je les sacrifie !

FABIUS.

L'infâme t'avait donc entraînée avec lui ?

OPIMIA.

Il voulait se tuer, mon oncle : alors j'ai fui.
Mais de Rome, de vous je me suis souvenue,
Et j'ai quitté ses bras et je suis revenue !
Et sans rien écouter que la voix du remord,
Libre, pour tout sauver, j'ai volé vers la mort,
Saluant le tombeau d'un cri de délivrance !
Hélas ! l'infortuné dont j'étais l'espérance,
Par moi-même livré, couvert de mon linceul,
Quand je vous sauve tous, je le perdrais lui seul ?...
Conservez ce soldat à Rome désarmée ;
Et mon âme entrera dans le tombeau calmée ;
Et si j'ai mal vécu, du moins, vos tristes yeux
Me verront en mourant imiter mes aïeux !

FABIUS.

Oses-tu prononcer de ta bouche flétrie
Leur nom qu'en s'inclinant prononce la patrie ?
Tes aïeux, s'ils vivaient, maudiraient comme moi
Leur sang en s'égarant descendu jusqu'à toi !

OPIMIA.

Mon père !...

FABIUS, la repoussant.

Assez !

OPIMIA, indiquant la salle du tribunal.

C'est là que je suis attendue ?

FABIUS.

Oui, va : réclame enfin la peine qui t'est due.

OPIMIA, après un long silence.

Hélas ! mon père, hélas ! à l'heure où pour jamais
Je fuis le monde, où loin de tout ce que j'aimais
Dans l'éternelle nuit je vais être entraînée,
Par ma mère et par vous je suis abandonnée !
Ce n'est donc pas assez la honte, le remord,
Mon honneur, ma jeunesse et cette affreuse mort?...
Je dois encore, hélas ! subir votre anathème !
Ah ! soyez plus clément : c'est mon heure suprême !
Votre frère en mourant m'a remise en vos bras.
« Fabius, vous dit-il, ne l'abandonne pas !
Sois tendre et caressant, de peur qu'elle devine
Qu'elle est seule en ce monde et qu'elle est orpheline..... »
Et vous me refusez, hélas ! le dernier don
Qu'à vos pieds...

(Elle se traîne aux genoux de Fabius.)

FABIUS, attendri.

Que veux-tu ? parle !

OPIMIA.

Votre pardon !

FABIUS.

Sauras-tu bien mourir? Le promets-tu, ma fille?

OPIMIA.

Je mourrai comme on sait mourir dans la famille!
Ma vie a fait rougir votre front désolé ;
Mais en voyant ma mort, vous serez consolé!

FABIUS, avec effusion.

Lève-toi. Dans mes bras!

(Après l'avoir embrassée tendrement.)

Maintenant, sois Romaine:
Viens, marchons d'un pas ferme au-devant de la peine.

(Kaeso ouvre les rideaux. Les juges paraissent.)

SCÈNE XXV.

Les Mêmes, LUCIUS, FESTUS, KAESO, le Collége des Pontifes, Scribes, Licteurs, etc., etc.

KAESO.

Qu'ils sont pâles tous deux!

LUCIUS, à ses collègues.

Écoutons Fabius.

FABIUS.

Illustres magistrats, auguste Lucius,
La vierge, dont l'oracle a révélé le crime,
L'impie est devant vous : prenez votre victime!

FESTUS.

O courage!.. ô malheur!

LUCIUS, à Opimia.

Êtes-vous en effet,
Prêtresse de Vesta, coupable du forfait,
En tout temps aux Romains odieux et funeste,
Qu'a dénoncé l'oracle? Est-ce vous cette inceste?
Cette impie, est-ce vous? Répondez! Est-ce vous?

OPIMIA.

Hélas!

LUCIUS.

C'est vous?

OPIMIA.

Oui...

LUCIUS.

Vous?

OPIMIA.

Moi, moi-même!

LUCIUS.

A genoux
Tombez donc à genoux, de la flamme troyenne,
Des pénates de Rome infidèle gardienne!
Nouvelle Tarpéia, dont les impures mains

Dans sa source ont flétri la vertu des Romains!
A genoux, de nos Dieux sacrilége ennemie!
Que son front soit couvert du voile d'infamie!
(Opimia est à genoux. On lui couvre la tête et une partie du corps d'un long voile noir.)
Et nous, vengeurs du ciel, nous, ministres des lois
Que dicta Pythagore au plus sage des rois,
Hâtons-nous, remplissant notre devoir austère,
D'offrir, selon les rits, sa victime à la Terre!

SCÈNE XXVI.

LES MÊMES, POSTHUMIA, GALLA.

POSTHUMIA à GALLA. Elle entre par la porte du fond.

Est-ce là?... Je veux voir ce prêtre... Guide-moi.
(A la vue de l'aveugle, un grand silence s'est fait dans la salle.)

FABIUS.

Posthumia!

OPIMIA, jetant un cri sans se lever.

Ma mère!

POSTHUMIA, quittant Galla et cherchant sa fille.

Opimia!... C'est toi?...
Je te retrouve enfin!... Qui t'amène à cette heure
Dans ce palais sinistre?... Ah! veux-tu que je meure
D'angoisse?... Tu te tais!... Tu ne m'embrasses pas!...
Et je te cherche en vain.., je t'ouvre en vain mes bras!...

OPIMIA, s'élançant dans les bras de Posthumia.

Oh!...

POSTHUMIA, la pressant sur son cœur.

Ma fille! quel est ce voile qui s'oppose
A mes baisers?... Ecarte.., écarte-le!

OPIMIA.

Je n'ose...,
Je ne puis!

POSTHUMIA.

Et pourquoi?... Ton visage est glacé!
Et j'entends... des sanglots! Ah! que s'est-il passé?
Mais... nous ne sommes point seules... Non! quel murmure?...
Qui nous écoute ici?... parlez, je vous conjure!

FABIUS, avec douceur.

Posthumia!

POSTHUMIA.

Ciel! vous?...

FABIUS.

Il se faut résigner
A ce malheur que rien ne peut nous épargner,

POSTHUMIA.

Il s'agit, n'est-ce pas? il s'agit de ma fille!

FABIUS.

Il s'agit de l'honneur de toute la famille.

POSTHUMIA.

De l'honneur?... Achevez. Ne me torturez plus !

FABIUS, à demi-voix.

Opimie est coupable : elle aime Lentulus.

POSTHUMIA.

Elle !... Qui l'ose dire ? Affreuse calomnie !

FABIUS.

Affreuse vérité !

POSTHUMIA, à Opimia.

De cette ignominie
Tu t'entends accuser, et tu ne réponds pas !

OPIMIA.

Ma mère, j'ai failli !

POSTHUMIA.

Malheureuse!... Plus bas!
Lucius peut entendre, et ce prêtre sévère...
Malheur à nous, ma fille : il a tué ta mère!

LUCIUS.

Lucius a toujours fait respecter les lois.

POSTHUMIA, au comble de la frayeur.

C'est lui !... Je reconnais après quinze ans sa voix !
Ah ! ma fille, fuyons!

LUCIUS.

Votre fille est coupable,
Et doit enfin subir la peine inévitable!

POSTHUMIA.

Quoi! vous auriez le cœur de me la prendre aussi?

LUCIUS.

La loi n'a point de cœur, et règne seule ici!

POSTHUMIA.

J'invoque l'équité! Ma fille est criminelle;
Mais moi, moi, qu'ai-je fait?

LUCIUS.

Vous!

POSTHUMIA.

Ce n'est point pour elle,
C'est pour moi que je prie... Hélas! vieille et sans yeux,
Il me semble, à sa voix, revoir l'éclat des cieux!
Je sens moins, dans ses bras, ma douleur endormie...
Oh! j'aurai tout perdu, si je perds Opimie!
Les Dieux veulent son sang? Eh bien! pontife, eh bien!
Prenez-le dans sa source et versez tout le mien!

LUCIUS.

L'innocent ne doit point payer pour le coupable

POSTHUMIA.

Ah! pontife! toujours serez-vous implacable?

Venez, cher Fabius, embrassons ses genoux.
Pourra-t-il voir les pleurs d'un héros tel que vous ?...

FABIUS.

Hélas! sortons d'ici. Je ne puis rien pour elle,
Ma sœur.

POSTHUMIA.

Vous pouvez tout !

FABIUS.

Non, elle est criminelle.

POSTHUMIA.

Pour n'avoir pu dompter un penchant de son cœur ?...

FABIUS.

Tout beau! vous l'excusez.

POSTHUMIA.

Je la défends, seigneur!
Quand vous l'abandonnez, vous, frère de son père.

FABIUS.

Je le dois.

POSTHUMIA.

Abjurez cette âme trop austère,
Et vous joignez à moi pour sauver notre enfant !

FABIUS.

Vous me pressez en vain : Rome me le défend.

POSTHUMIA.

Rome que ses aïeux ont tant de fois sauvée !

FABIUS.

Rome qu'avec les Dieux son inceste a bravée;
Rome à qui notre fille est fatale en vivant!

POSTHUMIA.

Laissez Rome périr et sauvez mon enfant !

FABIUS.

Vous êtes née à Rome, et n'êtes pas Romaine!

POSTHUMIA.

Je suis mère avant tout !

FABIUS.

Quoi ! la douleur humaine
Jusqu'à la déraison peut donc nous égarer !
A tout un peuple auguste osez-vous préférer,
A Rome, une coupable ?

POSTHUMIA.

Eh! que m'importe Rome?
Ses murs? ses citoyens ? Ce n'est pas eux, en somme,
C'est elle que ma fille a faite de mon sang !
Ce cœur où je m'appuie a battu dans mon flanc !

FABIUS.

Ce qu'elle doit à vous, vous le devez à Rome :
Ce sang dont vous parlez, le nom dont on vous nomme;

Ses Dieux ont fécondé le lit de votre époux :
Vous n'étiez pas encor, ses lois veillaient sur vous !

POSTHUMIA.

Au lieu de la défendre, il la livre à son juge !
Ah ! taisez-vous, cruel ! vous, son dernier refuge !...
Et vous qui m'écoutez, si vous avez un cœur,
Oubliez mon délire et voyez ma douleur !
Plus d'un sans doute est père... hélas ! qu'il s'en souvienne !
Il bénira sa fille en me laissant la mienne !
Vénérable Pontife, homme noble entre tous,
Successeur de Numa, j'embrasse vos genoux !

(Elle tombe à genoux et, cherchant les mains de Lucius.)

De mes pleurs, seul trésor de ces paupières vides,
Si je voyais vos mains, vos mains seraient humides...
Ayez pitié ! Je suis vieille, infirme, et ne puis
Perdre encor cet enfant dans l'état où je suis !
Rappelez-vous, seigneur, rappelez-vous ma vie.
Du jour où par vos mains la vierge fut ravie
Aux bras mourants d'un père, au foyer paternel :
Moi-même, assise au pied d'un plus funèbre autel,
Vestale du malheur, ce dieu remplit mon âme.
Que n'ai-je pas souffert, ô misérable femme !
J'ai vu mourir ton père en proie au désespoir ;
J'ai vu sur son cadavre, en ce funeste soir,
Opimia, j'ai vu ta mère exaspérée
Jurer de t'enlever à la flamme sacrée ;
Et, pâle, te serrant dans ses bras convulsifs,
Te meurtrir de baisers avec des cris plaintifs !

(Elle se relève.)

O souvenirs sanglants ! De son sein arrachée,

Au trépied de Vesta par le sort attachée,
Il fallut t'éloigner de ta mère, en mes bras
Inerte, paraissant morte et ne mourant pas !—
Lorsqu'on vint emporter le cadavre, à l'aurore,
Nul secours n'avait pu la ranimer encore ;
Et, malgré les frayeurs de ma pauvre âme en deuil,
Je dus l'abandonner pour suivre le cercueil.
Déjà, pour achever le rite funéraire,
Le bûcher sous ma main s'allumait, quand ta mère,
Le front couvert de cendre et les cheveux épars,
Farouche, demi-nue, avec des yeux hagards,
Fend la foule, s'élance, et, sur l'autel montée,
Elle allait dans le feu périr précipitée.
Je pousse un cri ; j'accours : « Arrête ! » Je saisis
Les bords de son péplum que la flamme a noircis...
« Ma fille !... Au nom des Dieux ! » Mais ma voix est perdue ;
Ma fille, dans mes bras, se débat éperdue ;
Et, pour s'en dégager, s'emparant d'un tison,
(Le désespoir avait emporté sa raison !)
Elle m'en frappe aux yeux...; mes yeux brûlent..., je tombe.. .
La folle bat des mains, et s'enfuit dans la tombe !

(Mouvement de pitié et d'horreur.)

O vous qui maintenant connaissez tous mon sort,
Soyez hommes, Romains : épargnez-moi sa mort !
Au nom de vos enfants, dont elle a la jeunesse ;
De vos mères, dont j'ai les rides, la faiblesse ;
Par le dieu Quirinus, par sa mère Rhéa ;
Par la sainte Pitié que Jupiter créa ;
Par le rayon sacré dont votre regard brille ;
Par toutes mes douleurs : faites grâce à ma fille !

FESTUS, *attendri.*

Oui, grâce ! oui...

KAESO.

Grâce !

LUCIUS, *impassible.*

Aux voix ! — Que votre intégrité
Décide sur son sort en pleine liberté,
Juges ! et que l'Olympe invoqué nous éclaire.
Méritons sa clémence ; apaisons sa colère ;
Purifions la ville : il faut que le Sénat
Puisse vaquer, dès l'aube, au salut de l'État.

(*Après avoir consulté le tribunal.*)

J'ai recueilli les voix. Un seul juge a dit : « Grâce ! »
Les autres...

POSTHUMIA.

Qu'ont-ils dit ?

LUCIUS.

Que justice se fasse !

POSTHUMIA.

Et comment ? par sa mort ?

(*Un silence.*)

Ah ! parlez !

LUCIUS.

Par sa mort.

POSTHUMIA, *d'un accent de haine invétérée.*

O bourreau de mon sang !

OPIMIA, vivement.

J'ai mérité mon sort!

FABIUS, de même.

Il a fait son devoir!

POSTHUMIA.

Ne fermez point ma bouche!
Laissez enfin, laissez de ma douleur farouche,
Qui, trois lustres muette, a dévoré mon cœur,
Éclater sur son front l'anathème vengeur!
Monstre qui, m'arrachant mes entrailles de mère,
Et de l'âme et des yeux m'as ravi la lumière;
Opprobre des autels que tes mains ont tachés
Du sang pris en mes flancs, pourvoyeur de bûchers:
Sois maudit!... Sois...

(Elle ne peut achever, et s'affaisse entre les bras de Galla.)

OPIMIA.

Ma mère!... ah! d'une âme plus forte
Accepte mon malheur...

POSTHUMIA, se relevant à demi.

Sois maudit!...

(Elle retombe évanouie.)

FABIUS.

Elle est morte?

OPIMIA, après avoir embrassé l'aveugle.

Elle me survivra!

(Elle s'avance avec fermeté et dit à ses juges:)

Votre victime attend,
Pontife.

FABIUS.

Soyons fort, mon âme : c'est l'instant !

LUCIUS, à ses collègues.

Jusqu'au bout, sans faiblir, à la rigueur divine
Obéissons !... Licteurs, à la porte Colline !

(Il sort avec le collége des pontifes et la condamnée.)

FABIUS.

Cet affreux sacrifice, il va donc s'accomplir !
On l'entraîne... Elle part... On va l'ensevelir !
Oh ! cette mort sans nom ! cet horrible supplice !...
N'est-ce donc pas assez que ma fille périsse ?
Ah ! je veux !... Mais comment lui donner ce poignard ?...
On m'observe, et bientôt... ah ! ce sera trop tard !

(Tout le monde sort. — Obscurité. — Fabius va pour sortir à la suite du cortége quand tout à coup il est arrêté par la voix de Posthumia qui revient à elle-même.)

POSTHUMIA, tendant l'oreille.

Où sont-ils tous ?... O Dieux toujours pleins de clémence !
Rien n'était réel... rien ! Je comprends ce silence.
Mais quel rêve, Galla ! monstrueux, inouï,
Plus affreux que la mort !

FABIUS, à part.

Son aïeule ?... Elle ?... oui ! oui !
On se méfiera moins d'une aveugle, et sans doute
Elle pourra... Ma sœur, ma pauvre sœur..., écoute !

Notre enfant va périr...

POSTHUMIA.

Ah! tout est donc réel!

FABIUS.

C'est à nous d'adoucir son supplice cruel...
Toi seule tu le peux! A toute autre espérance
Nous devons renoncer... Alléger sa souffrance,
Abréger de sa mort l'attente et les tourments:
Cela seul est permis à nos deux dévoûments!

POSTHUMIA.

Si peu!

FABIUS.

Puisqu'il le faut, que notre enfant périsse,
Ma sœur! qu'on nous la prenne et qu'on l'ensevelisse;
Mais morte!

POSTHUMIA.

Morte?... Oh! oui! Mais comment?

FABIUS.

Lève-toi;
Porte-lui ce poignard.

POSTHUMIA, qui s'est levée, prenant le poignard.

Donne.
(A son esclave.)
Allons, conduis-moi.

V

ACHERUSIA TEMPLA.

Sæpius olim
Relligio peperit scelerosa atque impia facta.
LUCRÈCE.

ACTE CINQUIÈME.

Le champ Scélérat. — Une heure avant le jour.

SCÈNE XXVII.

LUCIUS, FESTUS, le Collége pontifical, FABIUS, Sénateurs, CAIUS, Peuple, OPIMIA, KAESO, Licteurs, Fossoyeurs.

Au lever du rideau, Lucius, entouré du collége des pontifes, occupe le milieu du théâtre. Opimia, couverte d'un long voile noir, est agenouillée immobile et silencieuse, près de l'entrée du tombeau. Des licteurs l'environnent. Kaeso et deux fossoyeurs gardent le tombeau. Fabius est mêlé à la foule des sénateurs et des hommes du peuple rangés autour du pontife suprême.

LUCIUS, les yeux levés au ciel.

O Vesta, par qui Rome est la ville sacrée!
Celle qui de ton nom fut un jour honorée,
Même indigne de toi nous paraît sainte encor :
Par la fange souillé, l'or est toujours de l'or.
Nous ne porterons pas une main sacrilége
Sur le coupable front que ta flamme protége :
Intacte, comme au jour où la reçut l'autel,
Nous la déposerons dans ton sein immortel

Dans la féconde nuit du temple de la Terre ;
Et l'enfant ne sera puni que par sa Mère !

(Il s'avance vers le tombeau, et s'adressant à Kaeso.)

Avez-vous fait dresser dans le sépulcre un lit ?
Avez-vous descendu, comme je vous l'ai dit,
Une table ? et du pain ? et de l'eau ? l'urne à l'huile ?
Une jatte de lait ? et la lampe d'argile ?

KAESO.

Tout est dans le tombeau, le cadavre excepté.

LUCIUS.

Un fossoyeur est-il dans le caveau resté
Pour soutenir des mains ou porter la vestale
Sur les degrés glissants de l'échelle fatale ?

SCÈNE XXVIII.

LES MÊMES, LENTULUS, ENNIUS.

LENTULUS, dans la coulisse.

Laisse-moi !

ENNIUS, de même.

Tu te perds !

LENTULUS, paraissant l'épée à la main.

Place !

(Au son de la voix de Lentulus, Opimia tressaille et lève la tête.)

LUCIUS.

Quel est ce bruit ?...
Quel est ce glaive nu qui brille dans la nuit ?...

LENTULUS, *terrible, bondissant jusqu'à lui.*

Le glaive d'un soldat qui vient punir un prêtre !

LUCIUS.

Quoi ! c'est vous ? Sacrilége !... Emparez-vous du traître !

LENTULUS.

Le traître a su donner aux Romains son sang, lui ;
Et vous ne leur donnez, vous, que le sang d'autrui !
Mais, que je vive ou meure, en cette heure fatale,
Les jours qu'il faut sauver sont ceux de la vestale !
Ah ! déliez ces mains qui se levaient pour vous :
Le meurtre d'une femme est indigne de nous !
A ce peuple guerrier, prêtre, il faut d'autres fêtes :
C'est dans le sang viril qu'on lave les défaites !
La victoire est le prix du courage. Romains,
Avec le glaive Mars l'avait mise en nos mains .
Poursuivons au grand jour la déesse échappée ;
Et ne sacrifions jamais... qu'avec l'épée !

LUCIUS.

Mars n'est pas le seul dieu qu'invoquent nos autels,
Et la grandeur nous vient de tous les Immortels ! —
Peuple, vengeons le ciel afin qu'il nous protége !

LENTULUS.

Vengez-le ! Frappez donc ! c'est moi le sacrilége !

Moi seul j'ai de Vesta fait pâlir le flambeau,
Et seul j'ai mérité d'entrer dans ce tombeau!

LUCIUS.

Assez! Elle est jugée.

LENTULUS.

Et c'est là votre crime,
Juges : elle ne fut jamais que ma victime!

FABIUS.

Que dites-vous?... Hélas! son aveu vous dément!

LENTULUS.

J'ai de son innocence abusé lâchement!
Lucrèce de Tarquin fut-elle la complice?

LUCIUS.

* Qu'importe? elle est souillée : il faut qu'elle périsse!

LENTULUS.

J'en appelle à toi, peuple! Écoutez-moi, Romains.
Mais d'abord approchez...

(Il découvre sa poitrine.)

Voyez, touchez des mains
Sur mon sein, sur mon front ces larges cicatrices,
Marques de mes travaux, témoins de mes services!
Pour prix du sang versé pour vous dans dix combats,
Prenez ce qui m'en reste et ne la tuez pas!
Peuple, elle est ma victime et non pas ma complice!

LUCIUS.

Qu'importe ? elle est souillée!

CAÏUS.

Il faut qu'elle périsse !

LENTULUS.

C'est ainsi que vos Dieux sont justes ici-bas?

LUCIUS.

Leurs sévères arrêts ne se discutent pas !

LENTULUS.

O préjugés maudits qui me ferment votre âme !

LUCIUS.

Vestale, levez-vous !

(Opimia obéit. Lucius s'approche d'elle et lui ôte le voile qui l'enveloppe presque tout entière.)

Quittez ce voile infâme;
Descendez à l'autel où la Déesse attend.

(Il lui montre la tombe.)

FABIUS, avec anxiété.

Quoi ! déjà ?

LUCIUS.

Le jour naît : c'est son dernier instant.

LENTULUS.

Hommes de cœur, à moi !... N'en est-il plus dans Rome?
Mais je défends le droit et je vaux plus qu'un homme!
Je saurai contre tous moi seul la secourir :
Opimia doit vivre !

(Il s'élance près d'Opimia.)

OPIMIA.

Hélas ! je dois mourir !
Je t'aimais, Lentulus. Mais... à ma destinée,
Ami, résigne-toi : je m'y suis résignée.
Ne trouble pas en vain les rites de la mort;
Vis : tu me pleureras !

LENTULUS, à genoux.

Ton sort sera mon sort !

OPIMIA, sur le bord de la tombe.

Laisse-moi dans la tombe entrer calme et sereine ;
Respecte à cet autel la vestale romaine ;
Elle y devient auguste. O paternelles lois!
Puisqu'un crime et les Dieux ont voulu que je sois,
Vivante, la défaite, et, morte, la victoire ,
J'accepte comme un don cette heure expiatoire.
L'amour n'est plus pour moi qu'un songe et qu'un remord
Je suis toute à Vesta ! je suis toute à la Mort !

SCÈNE XXIX.

LES MÊMES, POSTHUMIA, GALLA.

POSTHUMIA, accourant éperdue.

J'ai le droit d'approcher... faites place à sa mère !
Laissez-moi l'embrasser avant qu'on ne l'enterre !...
Je veux toucher son front, entendre encor sa voix...
Je veux lui dire adieu pour la dernière fois !...

OPIMIA.

O ma mère !

POSTHUMIA, dirigée par la voix d'Opimia, se jette dans ses bras.

O ma fille !... Hélas infortunée !
Quoi ! vraiment, sans retour, vous l'avez condamnée ?
Quoi ! vraiment, vous allez l'arracher à mes bras ?
Quoi ! l'enterrer vivante ?... Oh non ! je n'y crois pas !

LUCIUS, aux licteurs.

Qu'on les sépare !

(Kaeso et deux licteurs s'approchent des deux femmes.)

POSTHUMIA.

Grâce!... une dernière larme!...
Un dernier mot !... et puis...

(Elle la tire à l'écart et, cherchant dans sa poitrine le poignard de Fabius, elle lui dit à voix basse.)

Ecoute. Prends cette arme !

OPIMIA.

Je ne puis.., je n'ai pas les mains libres.

POSTHUMIA, cherchant à délier les mains d'Opimia et se désespérant.

Ah! Dieux!
Ah! malheur! Comment faire?.. Oh! si j'avais mes yeux!...
Mais ne puis-je?... Horreur!... Non! pitié terrible!—Embrasse
Ta mère... Encor!

(Malgré ses efforts, elle ne peut se détacher du cou de la vestale, ni empêcher que ses sanglots n'éclatent avec violence.)

OPIMIA.

Courage!

POSTHUMIA.

Est-ce..., est-ce ici la place.
De ton cœur?

OPIMIA.

Oui, là.

POSTHUMIA, la frappant au cœur d'un coup soudain.

Mon enfant!

(Kaeso s'avance et reçoit dans ses bras la vestale qui tombe raide morte.)

LUCIUS à Posthumia.

Qu'avez-vous fait?

POSTHUMIA, jetant le poignard aux pieds de grand prêtre.

J'ai tué mon enfant ! Êtes-vous satisfait ?

(Elle tombe assise sur les marches du tombeau.)

FABIUS.

Grands Dieux!

LENTULUS, voulant se frapper de son épée.

Opimia !

FABIUS, le désarmant.

Neveu de Paul-Emile,
Vous n'avez point le droit d'une mort inutile :
Si vous voulez mourir, attendez l'ennemi!

LUCIUS.

Du sommeil de la mort par sa mère endormi,
Que l'enfant de Vesta, fossoyeurs, disparaisse!
La Terre accueillera sans horreur sa prêtresse ;
Les Dieux vont s'apaiser et frapper Annibal.

(Les fossoyeurs obéissent. Tout à coup on entend dans le lointain quelques sons d'une musique vague et peu distincte.)

PREMIER VIEILLARD.

Annibal ?... Ecoutez!

LUCIUS.

Dieux !

FABIUS.

Quel bruit triomphal!

ENNIUS, à Lucius et à Fabius.

A quoi vous a servi ce sang d'une Romaine
Il n'a point assouvi la fortune africaine !

Loin d'arrêter son vol, le vainqueur s'est hâté :
Cette tombe est stérile et n'a rien enfanté !

VESTAEPOR, *se précipitant sur la scène d'un air égaré.*

Non, non ! Vesta l'emporte et la tombe est féconde :
Elle enfante en ce jour l'esclavage du monde !
J'arrive des remparts... Vos Dieux sont les plus forts :
Votre vainqueur recule et mes deux fils sont morts !

FABIUS.

Qu'annonce cet esclave ?

VESTAEPOR.

Annibal est un lâche !
Avant de l'achever il interrompt sa tâche !
Il recule, vous dis-je, il a pris le chemin
De Capoue !... Il pouvait être à Rome demain !

FABIUS.

Ni demain ni jamais ! C'en est fait de sa gloire !
Il nous laisse du temps ? le temps, c'est la victoire !

VESTAEPOR.

Sois maudit, faux Brennus, qui suspends leurs revers !
Qui parjures ta haine et trahis l'univers !...
Soyez aussi maudits, Dieux que le sang apaise !
Et toi, d'âmes de feu belliqueuse fournaise,
O Gaule ! ô mon pays ! c'est à toi de forger
Le glaive et le héros qui nous doit tous venger,
Moi, toi-même et le monde inondé par le Tibre !

LUCIUS, menaçant.

Esclave !

VESTAEPOR.

Je le fus ! Regardez : je suis libre !

(Il se tue.)

PREMIER VIEILLARD, regardant dans la direction de la porte Colline.

Des aigles !... Des soldats !...

SECOND VIEILLARD, de même.

Toute une légion !

CAÏUS, de même.

Ce sont nos vétérans !... le consul !... Scipion !

(Le bruit de la fanfare se rapproche. Le soleil se lève : le théâtre s éclaire.

LUCIUS.

Le salut !

FABIUS.

L'avenir !... Dors, ma fille chérie,
Dors contente : ta mort a servi la patrie !

LENTULUS, sortant de son immobilité.

O sévère patrie ! ô Rome ! écoute-moi :
Je jure de venger le sang versé par toi,
Mais sur tes ennemis dépouillés de leur gloire !

FABIUS.

Ils ne changeront point le cours de notre histoire,

Romains, si nos aïeux revivent dans nos cœurs :
Quand l'âme est invaincue, il n'est point de vainqueurs !
Et vous, dont la justice a dirigé la nôtre,
Rome a fait son devoir, ô Dieux, faites le vôtre ! —
Allons tous au-devant du consul !

(Tout le monde sort. Posthumia et Galla restent seules. Quand la foule s'est écoulée, la vieille aveugle se lève et, les bras tendus, s'avance vers le tombeau.)

POSTHUMIA.

C'est par là
Qu'est mon enfant... par là... Le tombeau... le voilà !

(Elle se penche et s'appuyant sur la porte du caveau.)

Oh ! parmi tes bourreaux ne me laisse pas seule :
Opimia ! ma fille ! ouvre, c'est ton aïeule !

Le rideau baisse lentement.

FIN

AU PIC MARTIAL[1]

Toi qui, jadis, au bord du fleuve, dans la joie
De l'aurore, quittant les bois du Viminal,
Oiseau vert comme l'arbre où tu cherches ta proie,
Vins saluer, du haut du figuier ruminal,
Les divins nourrissons de la Louve latine ;
Cher au dieu des héros, favori de Vesta,
Qui portes sur ton front sa flamme purpurine,
Et que jamais augure en vain ne consulta[2] :
J'aime, oiseau, ton histoire, image colorée
De tes sévères mœurs, de ton âme inspirée
Par les souffles chantants sous les branches des bois !

Le bâton augural, la royale trabée[3]
Que tu portais, prophète assis parmi les rois,
Le Songeur te les rend, quand la forêt, courbée
Sous les vents lourds de pluie et le vol des éclairs,
Résonne de ton cri retentissant et rude.

Travailleur âpre et fier comme la solitude,

Sans cesse en mouvement comme l'esprit des mers:
Je voudrais, comme toi, percer le cœur du chêne,
Du chêne de la Gaule où j'ose enfin chanter,
Farouche Aède épris de la grandeur romaine.
Je voudrais, comme toi, sous sa voûte abriter
Ma couvée et, plus tard, mon corps sous ses racines...

J'ai chanté les Français en chantant les Romains !
On peut un jour les vaincre, on ne peut de leurs mains
Arracher le grand sceptre : au haut des sept collines,
Sur les bords de la Seine ou les bords du Rumon [1],
Leur peuple inébranlable est toujours la lumière
Des peuples à l'envi se renvoyant son nom !

Grande comme son cœur, sa gloire est la première !
Tu ne peux l'égaler, toi qui veux l'amoindrir :
Les siècles radieux dont elle emplit l'histoire,
Germain, dans leur splendeur ont noyé ta victoire !
La France des aïeux refuse de mourir ;
Et ce noble refus, les fils, après les pères,
L'ont fait, sans le crier, ils le font en vivant!
Annibal a passé comme passe le vent ;
Et Rome a vu César, domptant le flot des guerres,
Nouveau Popilius, dans le cercle romain
Enfermer l'univers et le génie humain.

Mais va, rentre dans l'ombre où ta femelle couve
Ses frêles œufs tremblants, pleins d'intimes frissons :
Je rentre dans mon œuvre, oiseau vert, que la Louve
Entendit saluer ses divins nourrissons.

NOTES ET VARIANTES.

VARIANTES.

Les vers marqués d'un astérisque sont remplacés au théâtre par ceux-ci :

ACTE II, SCÈNE IX, *page* 40.

Qu'on ne s'y doute point que l'oracle ait parlé.
Tout semble y respirer le calme et l'innocence ;
Du sacrilége rien n'y trahit la présence :
Le feu sur les trépieds brille clair et joyeux ; etc., etc.

ACTE II, SCÈNE X, *page* 45.

M'allonger sur ma couche et là dormir sans trêve...

ACTE II, SCÈNE XI, *page* 49.

Quel crime avez-vous pu commettre, enfant candide ?

JUNIA.

Vous allez le savoir. Hélas ! dès cette nuit, etc.

ACTE II, SCÈNE XI, *page* 49.

S'arrêtaient sur le corps jeune et beau, fait de marbre, etc.

ACTE III, SCÈNE XII, *page* 63.

Tu sais combien je t'aime,
Toi que chez nous, le front de verveine paré,
Je voyais tous les ans cueillir le gui sacré.

ACTE II, SCÈNE XXVII, *page* 120.

Oui, pontife : l'arrêt peut être exécuté...

ACTE V, SCÈNE XXVIII, *page* 120.

Qu'importe ? Elle est jugée ; il faut qu'elle périsse !

NOTA. — Pour faciliter la mise en scène, on peut, à la rigueur, réduire à un seul les deux rôles de femmes du peuple.

NOTES

Je dois remercier la critique parisienne, toujours si modérée et si courtoise, même quand elle n'a pas lieu d'être contente, d'avoir bien voulu examiner et discuter cet humble ouvrage. Elle avait été indulgente pour mon premier essai dramatique, elle a été plus sévère pour celui-ci : c'était hier une marque de bienveillance, c'est aujourd'hui une preuve d'impartialité. Je me sens plus flatté aujourd'hui.

Parmi les objections, les unes solides, les autres ingénieuses ou spirituelles, qu'on m'a faites, il en est quelques-unes auxquelles je demande la permission de répondre, non pour le plaisir malin de prendre mes juges en faute, mais pour la satisfaction, peut-être légitime, de les convaincre que je n'ai rien fait au hasard. J'estime trop mes contradicteurs pour ne pas tenir à leur prouver que je n'ai pas plus inventé les hardiesses de pensée d'Ennius que les licences de langage qu'ils m'ont signalées.

Étranger, il m'a fallu travailler plus qu'un autre, et, depuis les *Remarques* du père Bouhours jusqu'au *Courrier de Vaugelas*, depuis *l'Académie de l'art poétique* jusqu'aux *Vers français* de M. de Grammont, en passant par les traités de MM. Ténint, Quicherat, Ducondut et Banville, j'ai lu à peu près tout ce qui a été publié de remarquable sur la langue et la prosodie françaises.

Il est vrai que je n'en ai pas observé toutes les règles ni toujours avec le même scrupule ; mais quel est le poëte, sans excepter Victor Hugo lui-même, le maître des maîtres, qui ne s'en soit affranchi quelquefois, surtout dans le drame?

Je vais le prouver par quelques citations, choisies dans les écrivains réputés les plus corrects; et si l'on me répond que mes fautes ne sauraient être justifiées par celles des autres, je répliquerai qu'il me suffit qu'elles en soient excusées.

1. — ACTE Ier, SCÈNE II.

On entend un formidable bruit
Sortir, depuis deux jours, du tombeau de *Camille*.
On a vu sur les monts qui couronnent la *ville*...

Corneille (*Horace*, I, sc. III) :

Je n'abandonne point l'intérêt de ma *ville*,
J'aime encor mon honneur en adorant *Camille*.

André Chénier (*Elégies*) :

Si cette voix eût dit même chose à *Virgile*,
Abel, dans ses hameaux, il eût chanté *Camille*.

Quand il s'agit de Furius Camille, le second fondateur de Rome, je crois qu'il faudrait se conformer à la prononciation latine, et ne pas mouiller les deux *ll*.

2. — MÊME ACTE, SCÈNE IV.

Avant que je *l'expie*,
Je dois savoir le crime et connaître l'impie.

Corneille (*Horace*, V, sc. III) :

Et punissez en moi ce noble criminel :
De mon sang malheureux *expiez* tout son crime.

3. — MÊME ACTE, SCÈNE V.

Les chevaux *hennissaient*;
De cris et de clairons les airs *retentissaient*.

Les verbes riment mal entre eux, disent les traités de versification; mais ouvrez les poëmes et lisez !

Victor Hugo (*Légende des siècles*, III, l'*Islam*) :

Et trois tours du palais de Chosroès *tombèrent*.
Lui, reprit : — Sur ma mort les anges *delibèrent*...

Le même (*Ibid.*, VI) :

Le pourceau misérable et Dieu se *regardèrent*.
Alors, selon des lois qui hâtent ou *modèrent*...

Théophile Gautier (*Emaux et Camées*) :

Oh ! viens dans ma couche de nacre,
Mes bras d'onde t'*enlaceront* ;
Les flots, perdant leur saveur âcre,
Sur ta bouche en miel *couleront*.

4. — MÊME ACTE, MÊME SCÈNE:

Sur une aile laissant notre flanc *découvert* ;
Nos fantassins, massés en un carré de *fer*...

Alfred de Vigny (*la Prison*) :

Un fantôme immobile à ses yeux est *offert*,
Et les feux ont relui sur un masque de *fer*.

Victor Hugo (*Marion Delorme*, V, sc. VII) :

Messieurs, voulez-vous *donc*
Que je meure à ses yeux sans pitié, sans *pardon* ?

Théophile Gautier (*Emaux et Camées*):

Hôte inattendu, sous le *banc*,
Vole à la pâle mariée
Sa jarretière de *ruban*.

Le même (*le Tricorne enchanté*):

Ma place ou mon *argent !*
Je t'ai ramassé nu comme un petit saint *Jean*...

Théophile Gautier (*Melancholia*) :

> Son front est couronné d'ache et de *nénufar;*
> Le sang n'anime pas son visage *blafard...*

Et un peu plus loin :

> Avec chaque soupir elle souffle un *roman;*
> Elle meurt, mais ce n'est que *littérairement.*

Béranger (*Ce n'est plus Lisette*) :

> Vos pieds dans le *satin*
> N'osent fouler l'herbette;
> Des fleurs de votre *teint*
> Où faites-vous l'emplette?

5 — MÊME ACTE, MÊME SCÈNE :

> Mais lui : Je *reste.*
> Je veux sauver ma gloire : à Carthage le *reste!*

Racine (*les Plaideurs*, II, IV) :

> Mais je ne sais pourquoi... plus je vous *envisage,*
> Et moins je me remets, monsieur, votre *visage.*

Le même (*Ib.*, II, XI) :

> L'Intimé, prends-y *garde !*—
> Gardez le soupirail. — Va vite ! je le *garde.*

Victor Hugo (*Marion Delorme*, IV, sc. VIII) :

> Qui, de *grâce?* —
> Ces jeunes gens pour qui l'on vous demandait *grâce.*

Victor Hugo (*Marion Delorme*, II, sc. III) :

En *garde* !
Quel est ce bruit ? — Didier ! — Arrêtez ! A la *garde* !

Théodore de Banville :

Tournant de ce côté mes yeux en *diligence*,
Je vis à l'horizon ce groupe essentiel,
Courbet qui remontait dans une *diligence*.

Victor Hugo (*Cromwell*, III, sc. XVI) :

Fort *bien*.
Ce breuvage, est-ce pas ? me doit faire du *bien* ?

6. — ACTE II, sc. X :

Reposé,
Le laboureur reprend le sillon *commencé*.

Théophile Gautier (*la Comédie de la mort*) :

Une haleine passa par ses dents *déchaussées*...
Les rideaux à plis droits tombaient sur les *croisées*.

Le même (*Émaux et Camées*) :

A la mer, souffrances *passées*,
Qui revenez toujours, pressant
Vos blessures *cicatrisées*
Pour leur faire pleurer du sang.

Victor Hugo (*le Roi s'amuse*, II, scène IV) :

Je suis *dévalisé* ! —
Je t'aime d'en parler aussi bien. — Je le *sai*.

Victor Hugo (*les Voix intérieures*, XXII) :

Quel forfait *insensé?*
Quel vase du Japon en mille éclats *brisé?*

7. — MÊME ACTE, MÊME SCÈNE :

Quand des angles des murs j'ai banni l'*araignée*...

A propos des mots familiers introduits dans la langue littéraire, voyez, dans les *Contemplations*, la pièce intitulée : *Réponse à un acte d'accusation*.

Au reste, ce n'est pas la première fois que l'araignée est entrée dans une tragédie. N'est-ce pas Euripide qui a écrit (voyez les fragments de son *Erechtée*) ce vers pittoresque :

Κείρω δόρυ μοι μίτον ἀμφιπλέκειν
Ἀράχναις?

8. — MÊME ACTE, SCÈNE XI :

Quel est la sœur de *Lentulus*? —
Junia. — Junia, votre frère n'est *plus*.

Racine (*Britannicus*) :

Et l'on n'implore *plus*
Que le nom de Sénèque et l'appui de *Burrhus*.

Victor Hugo (*Lég. des siècles*, VII, 2) :

Et, penché vers l'oreille obscure d'*Afranus* :
« Nous sommes peu nombreux et follement *venus*. »

Théophile Gautier (*Émaux et Camées*) :

Est-ce à la rougeur de l'aurore,
A la coquille de *Vénus*,

Au bouton de sein près d'éclore,
Que sont pris ces tons *inconnus?*

9. — ACTE III, SCÈNE XIII :

Va donc, cours et l'*amène !*

Victor Hugo (*Marion Delorme*, I, scène II) :

Prenez soin du marquis, Rose, et *le dirigez.*

10. — MÊME ACTE, SCÈNE XV :

Un prêtre t'a choisie à l'âge de *dix ans;*
Tes parents à ses pieds se traînaient *gémissans.*

Boileau (*Satire* VI) :

Six chevaux, attelés à ce fardeau *pesant,*
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé *glissant.*

Victor Hugo (*les Rayons et les Ombres*, XX) :

Pas d'écho *complaisant*
Changeant la plainte amère en cri *reconnaissant.*

11. — MÊME ACTE, MÊME SCÈNE :

Et j'en crois mon remord. —
Il fut..., Opimia! — Va, tu m'es cher *encor !*

Alfred de Vigny (*le Bain*) :

Qui, de ses doigts distraits touchant la lyre *d'or,*
Pense au jeune consul et, rêveuse, *s'endort.*

Théophile Gautier (*Émaux et Camées*) :

Sournoisement lorsque tout *dort,*

Il repasse des collerettes
Et cisèle des boutons *d'or.*

Théophile Gautier (*Élégies*) :

Je t'abandonnerais à son joyeux *essor.*
Tous les deux cependant nous avons même *sort.*

Victor Hugo (*Cromwell,* III, sc. 1) :

Il faut que tout *bouffon*
Du jargon puritain fasse une étude à *fond.*

Le même (*Hernani*, IV, sc. 1) :

Comte, si je suis fait empereur, par *hasard,*
Cours la chercher. Peut-être on voudra d'un *César !*

12. — MÊME ACTE, MÊME SCÈNE :

Vesta même, Vesta, vos yeux l'ont *vu* descendre...

Racine (*Britannicus*) :

Je l'ai *laissé* (Junie) passer dans son appartement...

A. de Musset :

Honte à toi, femme à l'œil sombre...
C'est ta jeunesse et tes charmes
Qui m'ont fait désespérer;
Et si je doute des larmes,
C'est que je t'ai *vu* pleurer!

13. — MÊME ACTE, SCÈNE XVIII :

Que fit-elle de *grand?* —
Elle cracha sa langue au front de son *tyran!*

Alfred de Vigny (*Eloa*, ch. III) :

Es-tu *content?* —
Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu? — *Satan!*

Voyez plus haut, notes 11 et 4.

14. — ACTE IV, SCÈNE XXIV :

Ma vie a fait rougir votre front *désolé* ;
Mais en voyant ma mort, vous serez *consolé!*

Boileau (*Satire* X) :

Qui, tandis qu'une épouse à leurs yeux se *désole*,
Pensent toujours qu'un autre en secret la *console*.

Victor Hugo (*Hernani*, IV, sc. IV) :

O ciel! coup *imprévu!*
Hernani! — Dona Sol! — Elle ne m'a point *vu!*

Le même (*Ib.*, I, sc. II) :

Peut-être aurais-je aussi quelque blason *illustre*,
Qu'une rouille de sang à cette heure *délustre*.

Leconte de Lisle (*Poëmes barbares*) :

Du sang des bienheureux mille fois *arrosée*,
La fleur des trois vertus éclôt sous ta *rosée*...

15. — MÊME ACTE, SCÈNE XXVI :

Mais ma voix est *perdue;*
Ma fille, dans mes bras, se débat *éperdue*.

Victor Hugo (*Le Roi s'amuse*, V, sc. III) :

Et criront au passant, de surprise *éperdu :*
A qui retrouvera François premier *perdu!*

16. — MÊME ACTE, MÊME SCÈNE :

> Opprobre des autels que tes mains ont *tachés*
> Du sang pris en mes flancs, pourvoyeur de *bûchers !*

Théophile Gautier (*A un jeune tribun*) :

> Offre candidement sa bouche à vos *baisers*,
> A l'âge où les bonheurs sont tellement *aisés*...

Voilà sans doute assez et trop de pédanterie : passons des mots aux choses. Qu'est-ce que la rime après tout ? C'est un ornement du vers, et non le vers même. Je sais que quelques prosodistes français ont soutenu le contraire : il n'en est pas moins vrai que, dans toutes les langues du monde, le vers peut exister sans la rime, comme la voix sans l'écho. La poésie grecque et la romaine ne l'ont pas connue ou l'ont dédaignée ; celle de Shakespeare, de Schiller, d'Alfieri s'en est heureusement affranchie ; et, s'il n'avait tenu qu'à Musset, la poésie française, si jeune et si vaillante encore après trois siècles de gloire, marcherait, elle aussi, d'un pas plus libre, à la conquête du beau dans le vrai et du grand dans le simple : elle retrouverait sans doute les glorieux jours du *Cid*, les mâles et fières beautés des *Horaces* et du *Misanthrope*.

ENNIUS.

ACTE II, SCÈNE VII.

> Quoi ! Vesta le permet ?

Tout ce que j'ai dit sur cette déesse, née dans l'Inde et venue en Italie avec Énée, je l'ai recueilli dans les auteurs latins et dans les deux savants ouvrages de Juste Lipse et de Spanheim (*De Vesta et Vestalibus syntagma ; de Vesta et prytanibus Græcorum*).

> ..... dans le fond de la Calabre *inculte*

Silius Italicus (*Punic.*, XII) :

> *Hispida* tellus,
> Miserunt Calabri : Rudiæ genuere vetustæ.

Ennius (*Ennianæ poesis reliquiæ*, recueillies par Vahlen) :

> Nos sumus Romani qui fuvimus ante Rudini.
> « Nous sommes maintenant Romain, nous jadis homme de Rudies. »

> Et je ne suis encore ici qu'un étranger.

Suétone l'appelle *semi-græcus*. « Ainsi, lorsque ce Romain, *presque Grec de naissance*, venu de la Calabre colonisée par la Sicile, etc. » (Villemain, *Ess. sur le génie de Pindare*, XIV.)

> Des choses que peut-être on ignore dans Rome!

Il a tout commencé à Rome. Aussi la postérité lui donna-t-elle le titre de père : *pater Ennius*.

> Ennius ut noster cecinit, qui *primus* amœno
> Detulit ex Helicone perenni fronde coronam...

Lucrèce (*De nat. rer.* I). Et Horace (Épît. XIX, liv. I) :

> *Ennius* ipse *pater* numquam, nisi potus, ad arma
> Prosiluit dicenda.

Et Properce (Eleg., liv. III) :

> Parvaque tam magnis admoram fontibus ora,
> Unde *pater* sitiens *Ennius* ante bibit;
> Et cecinit....
> Victricesque moras Fabii, pugnamque sinistram
> Cannensem; et versos ad pia vota Deos :
> Hannibalemque Lares romana sede fugantes....

« Avec Ennius, finit à Rome l'ère des poëmes gnomiques, dit Patin (*Études sur la poésie latine*) et commence celle des poëmes philosophiques.... Son *Epicharme* a été le point de départ de cet esprit philosophique qui n'a guère cessé d'animer la poésie latine, qui l'a rendue, tour à tour, plus ou moins absolument, platonicienne, épicurienne, stoïcienne. » — « A ne considérer que la fécondité de sa plume, dit à son tour Naudet, la variété de ses productions et l'empire qu'il exerça sur les es-

prits, on pourrait dire qu'il fut le *Voltaire* de son temps. Il eut même un trait plus particulier de ressemblance avec l'écrivain français : c'était ce *hardi scepticisme*, cette *incrédulité moqueuse* qui s'attaquaient utilement aux impostures des devins et des charlatans, *mais qui ébranlaient aussi la religion dans les dogmes populaires.* » (*Encyclopédie des gens du monde*, 1837, t. IX.)

Vous qui serez demain,
Si j'en crois mon espoir, un Homère romain.

Horace (*Epit.*, liv. II).

Ennius, et sapiens et fortis et alter Homerus,
Ut critici dicunt...

« Il croyait que l'âme d'Homère revivait dans son corps, en vertu de la métempsycose, et que le génie des poëtes grecs revivait dans ses chants. » (*Nouv. Biographie univ.*)

Au lieu de s'armer, Rome implore des miracles?

Ennius :

Sed superstitiosi vates impudentesque arioli, etc.

« Prophètes de la superstition, impudents vendeurs d'oracles frivoles ! Ce sont ou des fainéants, ou des fous, ou des malheureux à qui l'indigence commande. Ils ne sauraient trouver de sentiers pour eux et indiquent à autrui le bon chemin... » (Trad. PATIN.)

De Calchas altéré du sang d'Agamemnon.

Ennius avait imité l'*Iphigénie* d'Euripide : malheureusement il ne reste plus de sa tragédie que quelques fragments.

Le peuple romain
Ne saurait, innocent, payer pour la coupable.

Montesquieu (*Politique des Romains dans la religion*) : — « On voulait faire voir au peuple que les mauvais succès, les villes prises, les

batailles perdues, n'étaient point l'effet d'une mauvaise constitution de l'État, ou de la faiblesse de la République, mais de l'impiété d'un citoyen contre lequel les Dieux étaient irrités. Avec cette persuasion il n'était pas difficile de rendre la confiance au peuple..... » (*Voy.* aussi MACHIAVEL, *Disc. sur Tite-Live*, liv., I., ch. IX) :

Vesta que l'on invoque avant les autres Dieux,
Du vivant univers foyer mystérieux.

« Ce que nous appelons *ousia*, essence, est appelé par certains peuples *esia*, par d'autres *ôsia*. D'abord on est fondé à supposer que c'est d'après le second de ces noms que l'essence des choses a été nommée *Hestea* (Vesta) et que, si nous nommons *Hestea* ce qui participe à l'essence, par cette raison encore, le nom de *Hestea* serait juste : car, nous aussi, à ce qu'il paraît, nous appelions anciennement l'essence *esia*...« Il était naturel que *Hestia* fût honorée la *première, avant tous les Dieux*, par ceux qui ont appelé *Hestea* l'essence de toutes choses, etc., etc. » (PLATON, *Cratyle*.)

« Il n'est point de déesse dont le culte soit plus nécessaire aux hommes que celui de Vesta. » (DENIS D'HALYCARNASSE.)

Vesta, qu'on croit la Terre et qu'on nomme déesse,
Fut une simple reine et sa tombe est en Grèce.

« Ennius commence véritablement la guerre de la philosophie contre les Dieux adorés dans Rome. A ce dessein a concouru une autre production didactique d'Ennius, son *Evhémère*... Ennius n'a donc pas craint d'attaquer, de double manière, et par le symbolisme et par cette explication historique ou donnée pour telle qu'on appelle l'*Evhémérisme*, les Dieux auxquels s'adressaient le culte public et la piété, alors fervente du peuple romain. » (Patin, *Et. sur la poésie latine*.) —Sextus Empiricus et Emilien donnent à Evhémère le surnom d'*Athée*, et Cicéron l'accuse d'avoir nié toute religion. *Voy.* Egger (*Diction. des sciences philosophiques*) et dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (t. XXXIV) le *système d'Evhémère*, par l'abbé Foucher. — « Ætate pessum acta (Jupiter), in Creta vitam commutavit, et ad Deos abiit... *Et sepulcrum*

ejus est in Creta, in oppido Gnosso; et dicitur Vesta hanc urbem creavisse, etc. » (*Evhémère*, trad. d'Ennius.) Voy. Cicéron, *De nat. deor.*, I, 42.

Jupiter.
Que lui-même n'est rien, à moins qu'il ne soit l'air.

Ennius (*Epicharme*) :

Istic est is Juppiter quem dico, quem Græci vocant
Aërem...

« Ce dont je vous parle c'est Jupiter, que les Grecs appellent *Aer*. C'est le vent, c'est la nue, puis la pluie, et, après la pluie, le froid, ensuite de nouveau le vent et l'air. Toutes ces choses dont je vous parle, pourquoi est-ce Jupiter? Parce qu'il vient en aide aux hommes, aux animaux. » — Cette théologie, à la fois physique et étymologique, a son commentaire dans un curieux chapitre du traité de la *Nature des dieux*. Cicéron (II, 25) y rappelle qu'Ennius, à l'exemple d'Euripide, avait proclamé, en plein théâtre, l'identité du sublime, du brillant éther avec le dieu que tous invoquent sous le nom de Jupiter :

Adspice hoc sublime candens, quem invocant omnes Jovem (1). »
PATIN (*Etudes sur la poés. lat.* V).

Pacuvius, d'ailleurs, le rival et le contemporain d'Ennius, n'a-t-il pas dit :

Nam isti qui linguam avium intelligunt,
Plusque ex alieno jecore sapiunt quam ex suo,
Magis audiendum quam auscultandum censeo.

« Pour ceux qui entendent la langue des oiseaux, à qui le foie d'un animal en apprend plus que le leur, je suis d'avis qu'on les entende, mais non qu'on les écoute. »

Dans un de ses écrits philosophiques, Cicéron blâme ces vers de Pacu-

(1) Epicharme prétend que les Dieux c'est le feu, le soleil, la terre, l'eau, l'air, les astres. (MÉNANDRE.)

vius, « nous faisant par là connaître qu'ils s'attaquaient à des croyances, à des pratiques consacrées par la religion et la politique des Romains. C'est une hardiesse dont on peut s'étonner, car elle s'est produite en plein théâtre..., bien longtemps avant le temps sceptique du *De divinatione.* » (PATIN, *Ibid. Pacuvius.*) Voy. *Mém. de l'Ac. des inscript. et belles-lettres*, tom. XXXIV, page 110 et suiv.).

Il est l'air, Ennius, la lumière et la vie, etc.

Lucain (*Phars.*, IX, v. 580) :

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

Virgile (*Eclog.*, III, 3) :

Jovis omnia plena.

Denis Périégète : « Naturæ genitor quæ mundum continet omnem. »

Et Cicéron (*De div.*, lib. I) :

Principio ætherio flammatus Jupiter igni
Vertitur, et totum collustrat lumine mundum.

Les anciens habitants du Latium donnaient à Jupiter le nom de *Lucetius* (Voy. Micali, *Gli antichi Romani*).

Mais l'humaine raison
A des ailes : l'erreur la tient mal en prison.

Relisez dans le magnifique poëme de Lucrèce le passage éloquent sur le sacrifice d'Iphigénie, et rappelez-vous « qu'on ne peut être plus d'accord que ne le sont, au sujet du polythéisme officiel, l'auteur de l'*Epicharme* et celui du poëme de la *Nature.* » (PATIN.)

La mort de le parjure aura pour résultat
De doubler par la foi les forces de l'Etat, etc.

« Polybe, dit Montesquieu (*Politique des Rom. dans la religion*), met la superstition au rang des avantages que le peuple romain avait par-dessus les autres peuples : ce qui paraît ridicule aux sages est nécessaire pour les sots... La crédulité du peuple réparait tout chez les Romains : plus une

chose était contraire à la raison humaine, plus elle paraissait divine. Cicéron dit que Fabius, étant augure, tenait pour règle que ce qui était avantageux à la République se faisait toujours sous de bons auspices... Scévola, grand pontife, et Varron, un de leurs grands théologiens, disaient qu'il était nécessaire que le peuple ignorât beaucoup de choses vraies et en crût beaucoup de fausses. Saint Augustin dit que Varron avait découvert par là tout le secret des politiques et des ministres d'Etat. »

« Le docte Varron distinguait la théologie de son temps en trois espèces: la *poétique*, qui était à peu près celle du peuple; la *physique* ou celle des philosophes, et la *civile* ou celle des politiques. » — « Tertium genus est quod in urbibus cives, maxime sacerdotes, nosse atque administrare debent.» (L'abbé FOUCHER.)

Ce n'est donc rien la vie humaine et la souffrance?

« Ennius, grand imitateur d'Euripide, comme lui sententieux, a été comme lui pathétique. » Patin. — En racontant le supplice de Mettius Suffetius, il s'écriait, dans ses *Annales:*

Volturus in spinis miserum mandebat homonem.
Heu! quam crudeli condebat membra sepulchro!

« Un vautour dévorait, parmi les ronces, le malheureux, ensevelissant hélas! ses membres dans quel cruel sépulcre! »

D'ailleurs, Ennius avait exposé en vers et adopté la doctrine de Pythagore, lequel, on s'en souvient, poussait l'horreur du sang jusqu'à prétendre que la vie des animaux était sacrée et, par conséquent, à interdire l'usage des viandes.

« Quelle disposition de l'âme plus digne d'être recherchée, dit à ce propos Plutarque, que l'habitude de la douceur et de l'humanité? » Et ajoute: « Les dogmes de Pythagore et d'Empédocle *sont conformes aux lois et aux usages des anciens Grecs.* » Or, Ennius *pense en Grec*, son interlocuteur va le dire tout à l'heure: il n'admet pas plus que Pythagore (1), la divination par les sacrifices ni le salut par la barbarie; et, défendant les

(1) Plutarque, *Opinions des philosophes*, V, I.

droits de l'humanité, il les déclare inviolables, il les proclame saints entre tous :

Homo sum : humani nihil alienum a me puto !

Ce vers évangélique de Térence est trop digne de Socrate pour n'être pas de Ménandre.

La patrie avant tout ! — Non, non : avant tout l'homme !

L'*homme* est pris ici dans le sens « d'un être réel dans lequel vit, à « l'état virtuel, l'être idéal appelé humanité. L'homme est l'humanité dans « une manifestation particulière et actuelle, » pour me servir d'une belle définition de Pierre Leroux.

Ennius ne prêche pas ici, comme on l'a prétendu, le sacrifice des devoirs du citoyen à l'idéal des grandes âmes, j'entends la fusion des peuples en une seule et immense famille humaine. Non, cet idéal de Socrate et de Cicéron, de Lamartine et de Béranger, ce but sublime du progrès social, l'invasion d'Annibal l'avait trop éloigné des cœurs romains. Le poëte gréco-latin, *ingenio maximus,* comme dit Ovide, a pu le voir briller au-dessus des haines patriotiques dont l'écho retentissait dans son propre cœur ; mais lui, qui s'écriera dans l'acte suivant :

... C'est Rome qu'il faut préserver du carnage ;
Et, pour l'en préserver, de combats en combats,
Vivons en la vengeant ou mourons en soldats !

n'a pu ni vouloir ni demander la paix à tout prix, la fraternité entre les vaincus et les vainqueurs au lendemain du désastre de Cannes. Ce qu'il demande, c'est le respect de la vie humaine, ce qu'il invoque, c'est le droit des gens, c'est le principe même de la civilisation, la sainteté de la morale qui est éternelle. D'avance, il repousse les criminelles théories des Machiavel et des Bentham : il condamne la barbarie et n'admet point que, sous prétexte de défendre ou d'agrandir son pays, on ait le droit de frapper la terre avec le marteau d'Attila ou l'yatagan des bachi-bouzouks. « Caritas generis humani ! » c'est l'âme même de l'humanité qui, par la bouche de Cicéron, a poussé ce cri, et, consultez les mères, il n'en est pas de plus divin !

J'ai dit ce que je crois le vrai, sans défiance,
Librement, fièrement...

Ennius :

... Flammam sapiens facilius ore in ardenti opprimit
Quam bona dicta teneat.

« Le sage étoufferait plus facilement la flamme dans sa bouche embrasée qu'il n'y retiendrait d'utiles paroles. » Et ailleurs : « Montrer honnêtement le chemin à celui qui s'égare, c'est comme lui laisser allumer son flambeau au nôtre, qui n'en éclaire pas moins pour avoir allumé le sien. » (*Trad.* Patin.)

ACTE III, SCÈNE XIV.

Ne forçons pas à fuir tous les dieux de nos temples...

On sait que la Victoire avait un temple à Rome.

MÊME ACTE, SCÈNE IV.

La terre sur sa base éternelle trembla...

Ovide (*Fast.* VI) :

Stat vî terra suâ, vi stando Vesta vocatur.

Florus : « Commissam aciem secutus ingens terræ tremor. » — *Voy.*, dans les historiens, la description de la bataille du lac de Thrasymène.

ACTE IV, SCÈNE XXV.

Que dicta Pythagore au plus sage des rois...

Voy. Ovide, *Métam.*, liv. XXV, et L. Preller, *Dieux de l'ancienne Rome.*

AU PIC MARTIAL.

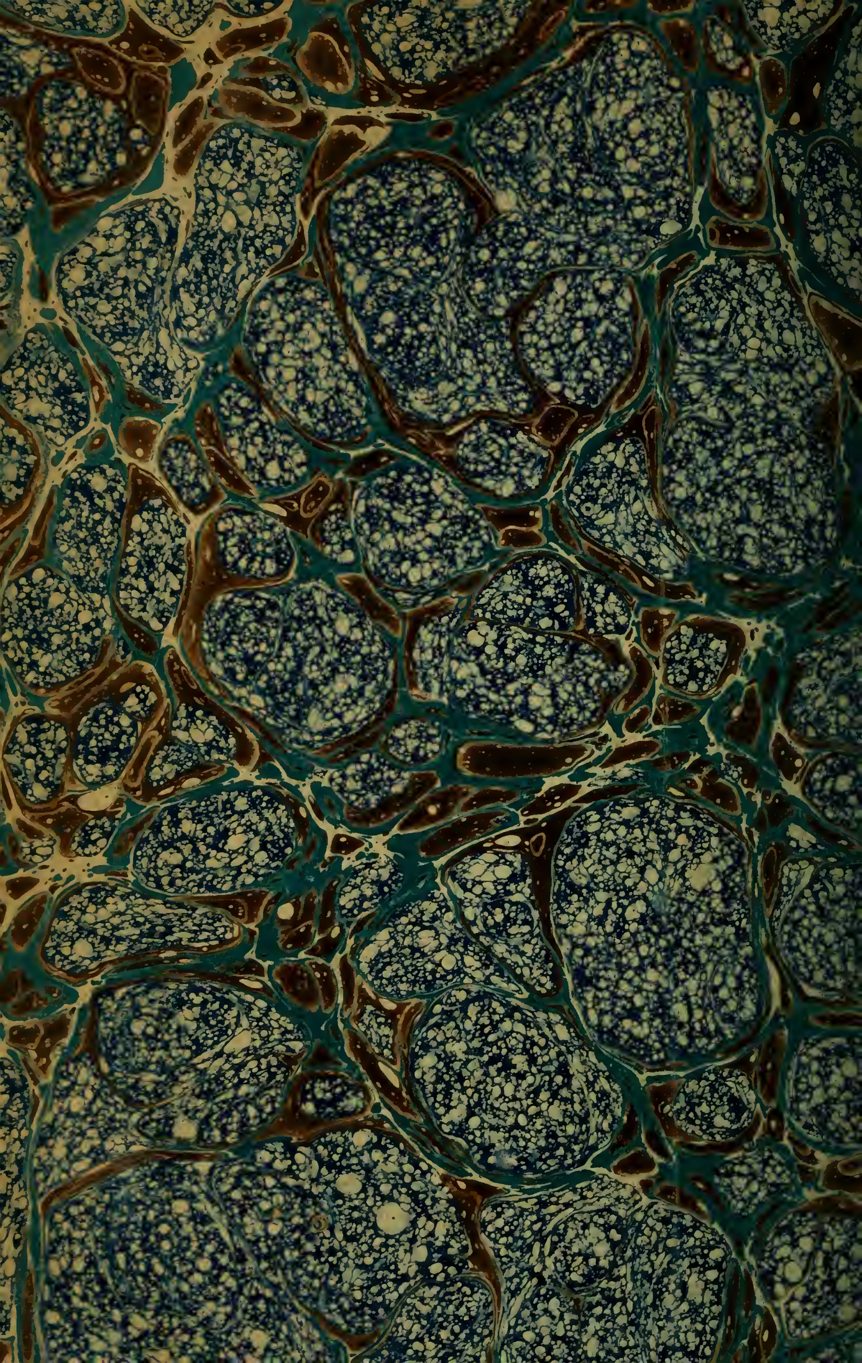
[1] *Voy.* Pline, *Hist. nat.*, X, 20, et Buffon, *Hist. nat*, *les Pics*.

[2] Den. d'Halycarnasse, *Antiq. rom.*, I, 14; Nonius, XII, 5.

[3] Ovide, *Métam.* ; Virgile, *Æn.*, VII; Plutarque, *Quest. romaines*.

[4] Servius, *Æn.* VIII, 64-90; L. Preller, Ouvrage cité, XI,7 : — « Le Tibre porte aussi dans la liturgie romaine le nom de Rumon, qui veut dire probablement le nourricier. »

Clichy. — Impr. Paul Dupont, 12, rue du Bac-d'Asnières. (1693, 11-6.




PQ
2380
P37R6
Parodi, Dominique Alexandre
Rome vaincue
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

